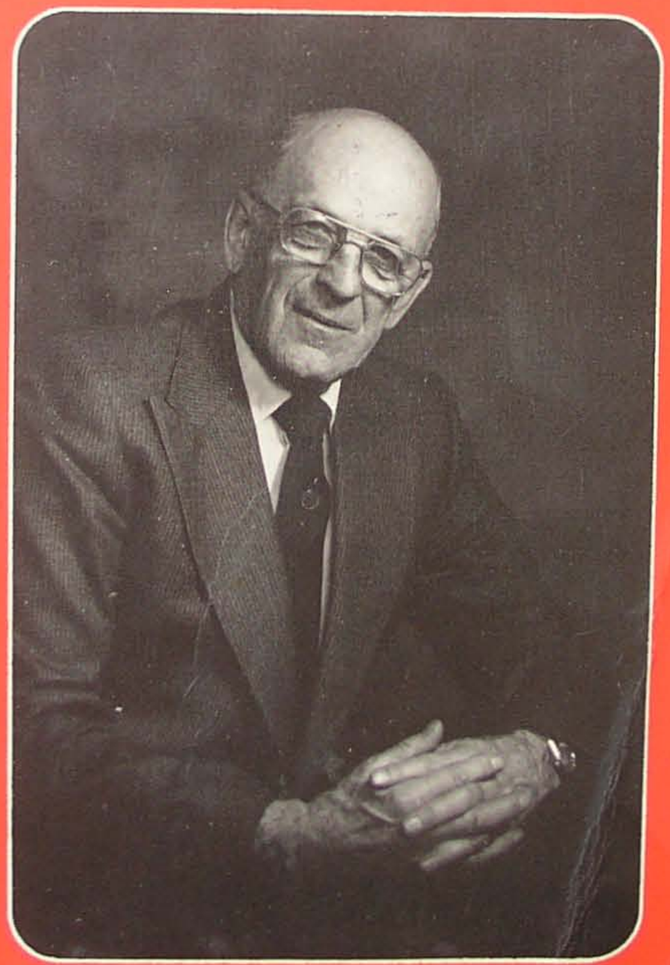
ERNEST
WHISSELL

# Soixante-quinze ans au vingtième siècle



*Les Éditions de la Petite-Nation*

A. Ghislaine
avec mes meilleurs souhaits
5 Février 1984
Ernest Wissel

# Soixante-quinze ans au vingtième siècle

Les Éditions de la Petite-Nation inc.
C. P. 440
Saint-André-Avellin, Qc — JOV 1W0

ISBN 2-89009-025-6
Dépôt légal: 4e trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec

© Droits d'auteur, Ottawa, Canada, 1983
Ernest Whissell - Les Éditions de la Petite-Nation inc.

ERNEST WHISSELL

# Soixante quinze ans au vingtième siècle

# Souvenirs d'enfance

*Premiers souvenirs personnels*

Nous sommes en 1909. La soeur de mon père, Éva, qui travaille comme femme de chambre chez des gens à l'aise de Westmount, passe la période des chaleurs chez mon père. Elle profite de l'absence de ses patrons qui, pendant l'été, quittent leur domicile soit pour la villa, soit pour un voyage ou une croisière.

Un bel après-midi de juillet, elle m'invite à l'accompagner pour aller faire des courses au village. On peut imaginer l'émotion d'un petit bonhomme de trois ans qui sort de son foyer pour la première fois sans sa maman. Il a entendu mentionner que le village est à trois quarts de mille; pour lui c'est un endroit lointain et inconnu. Sa joie est entremêlée d'anxiété à l'idée d'entreprendre ce long trajet à pied.

En cours de route nous rencontrons un vieillard à longue barbe grise qui me paraît grand et pas courbé. Il est impressionnant. Il se tient près de la clôture entre deux grosses épinettes rouges en face d'une petite maison de pièces. En le voyant, tante Éva le salue: «Bonjour grand-père», et s'arrête pour lui parler. Il demande aussitôt: «À qui ce beau garçon-là?» «C'est le garçon de Dalma, son plus vieux.» Il me prend par les épaules et, me regardant longuement, dit d'un ton convaincu: «C'est un beau garçon, il a les épaules carrées; ça va être un homme fort.»

Je viens de rencontrer mon arrière-grand-père, Étienne Whissell dit 'Saccaraille' (prononciation déformée de Zacharie), surnommé Dolle par ses concitoyens. Quoique de réputation sévère et fruste, cet homme honnête et loyal est respecté de tous. Il meurt l'année suivante, en 1910.

À l'entrée du village j'aperçois, suspendu dans une large fenêtre, un régime de bananes; je n'ai pas la moindre idée de ce que cela peut être. Voyant ma curiosité, ma tante m'explique que ce sont des fruits qui se nomment des bananes et que c'est très bon à manger. Devinant sans doute mon désir ardent d'avoir un de ces beaux fruits, elle entre dans le restaurant en me tenant par la main. Elle demande à Alcide Bourgeois de lui vendre quelques bananes. Elle me confie le sac qui a une

odeur plaisante et nouvelle pour moi. Je n'ai jamais oublié ce moment-là.

En 1909 les fruits importés, bananes et oranges presque exclusivement, sont très rares dans les restaurants de campagne et ne se trouvent que pendant la saison d'été. De plus, on ne les achète pas à la douzaine mais à la pièce. Les restaurateurs se servent de bananes pour préparer une friandise luxueuse (le *banana-split* ou *sundae*) qui se compose de crème glacée accompagnée de caramel, de fraises, de cerises de France et d'amandes. Cet état de choses dure jusqu'à la fin de la deuxième décennie.

*Passe-temps d'enfants*

Après son mariage, ma mère continue d'exercer son métier de couturière afin d'aider mon père à faire vivre la maisonnée. Vers les années mil neuf cent dix, mil neuf cent onze, mil neuf cent douze, lorsque ma mère utilise le moulin à coudre, nous, les petits gars, nous nous amusons à regarder fonctionner la machine. Ma mère, assise près du meuble, se tient les pieds sur une petite plate-forme près du plancher et lorsqu'elle pédale, une grande roue se met à tourner. Cette roue est entourée d'une courroie étroite qui passe autour d'une petite roue sur le dessus de la machine pour actionner le moulin à coudre. Ma mère nous explique ce fonctionnement qui nous intéresse grandement.

Assis par terre près du moulin, nous touchons parfois la grande roue. Ma mère, craignant que nous nous fassions écraser les doigts entre la roue et la courroie, nous recommande souvent de faire attention, de ne pas toucher la grande roue quand elle marche parce que c'est dangereux.

Notre comportement doit demander beaucoup de vigilance et ma mère doit être bien patiente car ses recommandations sont fréquentes.

*Le jour de l'An*

Pour nous, la grande fête, le jour pour les cadeaux c'est le Premier de l'An. Plusieurs mois avant l'arrivée de cette fête, quand nous sommes tannants comme tous les enfants de notre âge, ma mère nous dit, à mes frères et à moi: «Mes enfants, si vous n'êtes pas sages, le «Santa Claus» ne vous apportera pas de cadeaux au jour de l'An.» Cela a infailliblement pour effet de nous tranquilliser car nous croyons à l'existence du «Santa Claus».



Le soir de la veille du jour de l'An, c'est la coutume «d'étendre nos bas», c'est-à-dire d'accrocher chacun un bas à la rampe de l'escalier, à des clous qui sont plantés pour l'occasion, puis d'aller se coucher. Nous nous endormons avec la hâte de voir arriver le matin. Aussitôt la clarté apparue, nous descendons pour aller prendre connaissance du contenu de nos bas. Un certain jour de l'An, mon frère Georges et moi trouvons sous notre bas, chacun un beau traîneau rouge que oncle Adorice a fabriqués de ses propres mains. Dans les bas il y a une orange, une pomme, des tuques de chocolat et un petit cheval rouge en «bonbons clairs». Nous sommes les enfants les plus heureux du monde. Ce superbe petit cheval, il faut le briser pour le manger car il est trop dur pour le croquer; nous hésitons longuement avant de commencer à le sucer.

Nous gardons la coutume d'étendre nos bas jusqu'à ce que mon père quitte la ferme pour le village alors que j'ai neuf ans. Il est possible que cette coutume se soit encore continuée quelques années, mais sûrement pas très longtemps. Nous avons vieilli et il n'existe plus de secret pour nous dans l'histoire du «Santa Claus».

*Visite à un voisin malade*

La ferme en face de la nôtre est occupée par Honoré Laroche qui a abandonné la vieille maison de son père, Godfroy Laroche pour se loger à quelque trois à quatre cents pieds dans une maison neuve en face de la nôtre.

Willie Paquet, marié à Florida, soeur de Honoré, habite la maison abandonnée. C'est un homme malade qui, malgré son jeune âge, peut difficilement subvenir à ses besoins. La tuberculose dont il souffre est une maladie insidieuse qui est communément dénommée «consomption». La personne qui en est atteinte s'affaiblit graduellement, perd l'appétit, s'amaigrit et devient insouciante. C'est pitoyable, d'autant plus que cette maladie peut durer même au delà d'un an ou deux.

La science médicale ignore tout de l'origine de la tuberculose, sauf qu'elle est contagieuse et mortelle, et qu'elle semble plus fréquente dans les familles où la malnutrition et le manque d'hygiène existent. Le seul moyen connu de combattre cette maladie est de la découvrir au tout début, de mettre le patient au repos complet et de lui donner une alimentation riche en protéines. L'air que ses poumons malades respirent doit être continuellement pur; le jour, le patient habillé suivant la température doit se reposer à l'extérieur au soleil si possible, et la nuit il doit dormir la fenêtre ouverte dans sa chambre.

Au début de l'été 1909, la situation de monsieur Paquet se détériore de plus en plus. Sa pauvre femme atterrée n'a même pas mis un grain de semence en terre. Ma mère, qui cultive toujours un grand potager, cueille presque chaque jour des beaux légumes qu'elle m'envoie porter à cette famille éprouvée tout en me défendant instamment d'entrer à l'intérieur de la maison et me faisant comprendre le danger d'une maladie contagieuse. Comprenant le sérieux de la situation et quoique un peu craintif, je me sens heureux de mériter la confiance qu'on me fait et surtout de me sentir utile à ces pauvres gens.

De plus, madame Paquet me donne presque à chaque visite un sou qui a une grande valeur pour moi. Un jour j'échappe le sou en traversant le chemin de sable et, ne pouvant pas le retrouver, je retourne à la maison raconter le drame à ma mère en pleurant. «Si tu avais mis ton sou dans la poche de ton matelot au lieu de jouer avec, tu ne l'aurais pas perdu, me dit-elle; arrête de pleurer, une autre fois tu feras plus attention.»

Le 27 juillet 1909, Willie Paquet meurt à l'âge de vingt-quatre ans. Le matin des funérailles, ma mère m'amène voir le départ du cortège funèbre. Le cercueil dans lequel on avait déposé monsieur Paquet est placé dans le corbillard tiré par une paire de chevaux; une belle grosse couronne de fleurs est sur le corbillard. Songeur, je regarde s'éloigner cette voiture qui se dirige vers l'église où doit être chanté un service religieux pour monsieur Paquet qui sera ensuite enterré dans le cimetière.

Les mystères de la mort sont inconnus pour un bambin de trois ans et demi. Tout ce que je comprends c'est que je ne reverrai plus cet homme sympathique que j'entrevoyais par la porte, assis dans une chaise berceuse et qui me disait toujours un mot bienveillant avec un sourire qui me paraissait triste. J'aimais cet homme. Ma mère me dit: «Il s'en va voir le petit Jésus au Ciel.»

### *Labeur au champ de patates*

Mon père sème toujours plusieurs poches de patates ainsi que navets, carottes et choux. Pendant les récoltes et plus tard après, il va colporter ses légumes à Fassett. Il fait un voyage ou plus par semaine, pendant cinq à six semaines. Ses clients sont pour la plupart des Américains qui sont à l'emploi de la compagnie d'alcool de Bois: une vingtaine de familles comprenant des actionnaires, des contremaîtres et autres de hauts postes. Par la même occasion il prend des commandes de boeuf qu'il livrera plus tard quand il fera froid.



Mon père récolte environ trois cents poches de patates chaque automne. Cela représente une grosse récolte car, en général, les cultivateurs ne récoltent que de trente à cinquante poches de patates, quantité suffisante pour leur provision et un peu de surplus pour vendre.

Avec les moyens rudimentaires pour cultiver la terre vers les années mil neuf cent douze, mil neuf cent treize, récolter trois cents poches de patates c'est une grosse besogne. Pour ensemencer un champ de patates, on donne un coup de charrue simple et on dépose dans le sillon, à tous les huit ou dix pouces, un germe (morceau de patate comprenant un germe), on donne trois autres coups de charrue et répète l'ensemencement dans le sillon du troisième coup de charrue. Cela se continue jusqu'à la fin de la semaille qui se fait généralement dans du friche, qu'on appelle communément de la tourbe (terre non défrichée), ce qui rend le travail du sarclage des plus ardu.

Sarcler de trois à quatre acres à la petite pioche, c'est long et fatigant; la tâche à peine terminée, il faut recommencer car le sarclage doit être fait trois à quatre fois durant l'été. Mon père et ma mère sont la plupart du temps seuls pour accomplir ce travail.

Entretemps il faut détruire les 'bébites' à patates pour éviter leurs ravages. Pendant que mon père s'occupe à des travaux plus ardus, ma mère prend cette responsabilité; elle se fait aider par Georges et moi et par son frère Albert. Il faut passer entre les rangs de patates avec un plat et une petite palette de bois; on tient le plat en-dessous du feuillage que nous frappons légèrement avec la palette et les 'bébites' vivantes tombent dans le plat. Nous devons frapper souvent les côtés du plat afin de faire retomber les insectes qui essaient de grimper vers l'extérieur. Nous allons transvider les 'bébites' dans un récipient plus grand et couvert, pour les brûler ou les ébouillanter.

Parfois, ma mère met du plâtre ou du «vert de Paris» au fond d'un sac de jute qu'elle nous montre comment secouer au-dessus du feuillage de chaque rang de patates. Elle nous explique le danger de respirer ce poison et nous recommande de nous tenir éloignés l'un de l'autre. Cette opération se fait de bonne heure le matin après la rosée et lorsqu'il ne vente pas.

Nous sommes tout fiers lorsqu'elle nous confie cette tâche; cela nous prouve sa confiance. Pour nous, chaque jour au champ de patates est une partie de plaisir durant les premières heures. Mais quand nous devons retourner après le dîner, l'enthousiasme ralentit; parfois, les encouragements de mon père ne sont pas superflus.

Le temps de la récolte venu, ce n'est pas une corvée pour mon frère Georges et moi; nous aimons ce travail qu'on appelle «fouiller les patates» car les plus belles sont souvent dans la «tourbe». Après l'école et les samedis, jours de congé, nous aidons ma mère à arracher les patates. Nous avons huit à neuf ans.

Mon père, avant de s'absenter pour d'autres travaux, donne de cinq à six coups de charrue, un coup par rang pour aider à déterrer les patates. Pour les plus profondes, ma mère se sert de la pioche avec beaucoup de précautions afin de ne pas les entailler; oncle Albert, Georges et moi fouillons les rangs à la main et nous trouvons souvent les plus belles, c'est-à-dire les grosses patates.

En fin de journée, nous en avons souvent arraché quelque vingt poches; c'est du beau travail car tous les rangs ont dû être passés à la main (fouillés). Nous ne retournons à la maison que pour les repas que ma grand-mère a préparés tant bien que mal, tout en prenant soin de Frank, le plus jeune. Les journées commencent tôt le matin et le travail se termine avec la brunante. Personne ne se fait prier pour aller se coucher après s'être débarbouillé et avoir fait sa prière du soir.

Comme ma mère est travaillante, énergique et courageuse! L'unique aide qu'elle a pour faire ce travail désagréable est Georges et moi, des enfants, et son jeune frère de quatorze ans, Albert qui ne démontre pas toujours le sérieux de bien des jeunes de cet âge; elle doit souvent vérifier comment le travail est accompli.

*Culture du tabac*

Mon père est un fumeur de pipe. Il fume le gros tabac canadien qu'il cultive lui-même sur sa ferme: le Petit Quesnel, le Grand Quesnel et le tabac blanc. Le mélange de ces trois catégories produit un tabac d'un arôme exquis.

«La manière de cultiver le tabac pour obtenir une qualité supérieure, nous raconte mon père, consiste dans les détails de chaque opération. Rien n'est à négliger à partir de l'engrais employé pour la couche chaude, la préparation du terrain du champ de tabac et surtout le moment précis pour la transplantation en pleine terre suivant la température. Ce secret s'acquiert par instinct. Il est d'une importance capitale, répète-t-il souvent, de drageonner les plants, c'est-à-dire de détacher, le temps venu, chaque nouvelle pousse qui naît de la racine du plant tout près de sa tige. Il est aussi très important, pour sa qualité, que le tabac soit mûri juste à point pour le couper.»



Cette étape n'est pas un secret pour mon père non plus. Les pieds coupés à la racine sont rangés en ballots d'une vingtaine de plants et laissés sur le sol jusqu'au moment où mon père juge que le temps est propice pour le faire sécher.

Chaque plant est suspendu par sa partie inférieure sur une broche attachée d'un mur à l'autre du grenier de l'écurie. Les feuilles suffisamment séchées sont détachées du pied et écôtées, prêtes pour faire des torquettes à la main ou des palettes au moyen d'une presse spéciale.

La corvée du tabac m'intrigue. Après le souper, mon père et ma mère ainsi que oncle Willie partent pour l'écurie avec deux fanaux à pétrole. Parfois ils m'amènent; c'est une grande joie. J'observe avec attention la façon de faire des torquettes et des palettes. J'ai huit à neuf ans, j'aide à écôter les feuilles et je me crois très utile alors que ma mère m'a amené autant pour m'amuser et me faire plaisir.

Ce travail dure plusieurs veillées car mon père cultive assez de tabac pour en avoir un surplus à sa propre consommation, qu'il vend facilement car il a la réputation de faire du bon tabac. Il le vend cinquante sous la livre, ce qui est le gros prix.

Vers huit heures, ma mère me dit: «Bon, mon Ernest, il est assez tard pour toi; tu vas aller te laver, faire ta prière et te coucher.» Elle me reconduit à la maison puis, après m'avoir mis au lit, elle retourne à l'étable, sachant ses enfants en sécurité avec la grand-mère paternelle. Le lendemain matin, c'est l'école. Ma mère nous prépare des sandwiches et des beurrées de mélasse. Nous habitons à un mille de l'école; c'est trop loin pour venir dîner à la maison. Nous ne nous en plaignons pas car cela nous donne plus de temps pour jouer avec nos compagnons.

*Le temps des boucheries*

Les boucheries se font toujours à l'automne, au mois de novembre ou au commencement de décembre, afin que la viande puisse geler facilement et mieux se conserver pendant l'hiver.

L'abattage des animaux se fait de façon très rudimentaire, souvent avec rudesse et brutalité, sans attendrissement.

La «batterie» de la grange sert d'abattoir. Une bille de bois franc, bien ronde, d'environ huit pouces de diamètre par douze à quatorze pieds de longueur dépendant de la dimension de la batterie, est placée sur les deux soliveaux et roule dans les entailles préalablement préparées pour la recevoir.

Pour retenir la bille en place lorsqu'on la roule, une lame mince de fer est fixée au soliveau encerclant la bille. Une extrémité de câble résistant est fixée et immobilisée au centre de la bille pour attacher l'animal. À un bout de la bille, une roue d'environ quatre à cinq pieds de diamètre entourée d'un câble sert de poulie pour élever ou abaisser l'animal suivant le besoin.

Le boucher, Honoré Dubien, troisième voisin de chez nous, attache un câble au cou de l'animal et l'amène à l'abattoir. Il l'immobilie pour l'assommer. Souvent l'animal bouge et on le rate; il beugle de douleur, le boucher est parfois obligé de le frapper deux ou trois fois avant que le boeuf ne soit bien assommé afin de pouvoir le saigner. Après quoi il attache le câble central de la bille aux deux pattes arrière de l'animal pour le soulever avant de le saigner.

À ce moment, la victime bouge brusquement une ou deux pattes, des muscles semblent trembler. Bref, elle manifeste en apparence des signes de vie. La première fois que j'assiste à une boucherie, je suis horrifié; le boucher m'explique que la bête ne souffre pas, que les mouvements de son corps ne sont que des réflexes inconscients. De toute façon, ce spectacle n'est pas intéressant pour quelqu'un qui a le moindrement de sensibilité. Mon père n'assiste jamais aux boucheries; sans doute, il ne dit pas la raison mais il affirme toujours avoir autre chose à faire ailleurs.

Quant à moi, je trouve qu'une boucherie est un vrai massacre. Après avoir vu tuer la première bête, je m'assure que le boeuf est bien mort avant d'assister à la suivante.

Pour «plumer» l'animal, il est surélevé à la portée de la main. On commence par sa partie arrière, on le monte au besoin en tirant sur le câble enroulé autour de la poulie, le retenant en place avec un crochet. Il en est ainsi jusqu'à ce que la peau soit complètement enlevée.

L'animal, éviscéré et la tête tranchée, est prêt à être découpé en quartiers qui sont suspendus individuellement à la bille avec des crochets aussi élevés de terre que possible afin d'empêcher toute bête, chat, chien, belette ou autre, de pouvoir les atteindre. Après être assez refroidi, chaque quartier est soigneusement enveloppé dans du coton provenant des poches de sucre ou de farine à pain qui mesurent environ une verge carrée, que ma mère lave et garde pour différents usages. Un de ces morceaux de coton est suffisant pour envelopper un quartier de boeuf. Puis la viande est raccrochée au même endroit jusqu'à congélation.



Les glacières sont pratiquement inexistantes dans les campagnes. Pour garder leur viande de boeuf et de porc en bon état pour leur consommation l'hiver et le plus tard possible au printemps, la plupart des cultivateurs la font geler après l'avoir débitée en morceaux prêts à manger; ils l'enveloppent dans des cotonnades propres et l'enfouissent dans les carrés à grains remplis d'avoine. C'est la meilleure manière de protéger leur viande pendant l'hiver. La plupart des morceaux de lard sont conservés dans de la saumure.

Notre grainerie n'est pas sous cadenas. Un hiver, ma mère s'aperçoit qu'il manque quelques morceaux de boeuf et elle raconte son mécontentement à mon père. Ce dernier, après s'en être rendu compte, lui dit: «Si c'est quelqu'un qui avait faim, je les lui donne de bon coeur.» Ceci est généralement la façon de réagir de mon père dans des cas semblables.

### *Battage du grain en 1913*

Dans la région, quelques cultivateurs seulement possèdent des batteuses à grain activées par des chevaux. Il y a, entre autres, Donat Gagnon et son frère Philippe du rang Saint-Denis, Ferdinand Louisseize du rang Saint-André et Jos Louisseize du rang Sainte-Geneviève qui ont généralement chacun leurs clients.

La venue de la batteuse et de son équipe provoque toujours un peu de remue-ménage chez le fermier qui l'attend. Il faut nourrir sept ou huit hommes en plus de la famille, pendant deux jours; ces hommes qui travaillent fort et pendant de longues heures ont bon appétit.

Ma mère se prépare à recevoir les hommes en faisant de la mangeaille. Elle sait qu'elle doit servir des aliments solides et nourrissants; mon père tue un cochon en vue de l'événement. Ma mère peut donc préparer du rôti de porc frais, du ragoût de pattes, du boudin et de la saucisse en coiffe. Pour le dessert, elle fait des tartes aux raisins, aux framboises, et d'autres, en plus du sirop d'érable et de la mélasse. Le tout complété de patates, de pain de ménage, de différentes marinades, et servi en abondance avec du bon thé chaud met les hommes en gaieté et lui attire de nombreux compliments. Ces repas sont servis sur la grande table ayant des bancs de chaque côté, dans le hangar qui sert de cuisine d'été. Après avoir terminé chez l'un des cultivateurs du rang, le propriétaire de la batteuse déménage souvent son équipement vers la fin de la journée chez le prochain client et installe sa machinerie dans la «batterie» pour commencer le battage tôt le lendemain matin.

Il n'y a pas d'engin à gazoline. L'énergie nécessaire au fonctionnement d'une batteuse est fournie par un «horse power»: pont roulant sur lequel une paire de chevaux marchent sans cesse et qui, en tournant, active une roue d'environ cinq pieds de diamètre qui est reliée à la poulie de la batteuse et fait fonctionner celle-ci.

La surface du pont roulant sur laquelle les chevaux marchent mesure environ six pieds de longueur par cinq pieds de largeur et a une gravité de quinze à dix-huit pouces qui fait circuler le pont sur lui-même sous le poids des chevaux en mouvement. Ceux-ci doivent marcher sans cesse afin de rester sur le pont car une barre épaisse de bois franc ferme l'arrière du pont pour empêcher les chevaux de reculer; ainsi le mouvement du pont ne cesse que lorsqu'on applique un frein à la grande roue. Il faut prendre soin de fixer une barre solide entre les deux chevaux afin qu'ils ne puisse «se poussailler».

Le batteur expérimenté connaît l'importance d'installer le «horse power» à niveau, ainsi que la batteuse, afin que la grande roue et la poulie reliées par une large courroie de cuir puissent fonctionner à plein rendement sans se déplacer. De plus, les «passes» qui séparent le grain fonctionnent à un meilleur rendement si la batteuse est à niveau.

L'équipe se compose habituellement de sept hommes. Deux sur la «tasserie» descendent avec des fourches le grain non battu, au fur et à mesure que le «soigneur» en a besoin. Celui-ci doit être un homme entraîné à fournir au moulin la quantité exacte afin de laisser le temps pour la séparation de la paille et ne pas en perdre de grain. Sur le côté du moulin se tient un homme pour recevoir dans un «minot» le grain battu qu'il transvide à mesure dans des poches de jute. Il doit aussi voir à vider dans une autre poche les «agrains» (petits grains légers de qualité inférieure) qui sortent d'un autre dalot et tombent dans un autre «minot».

Un homme transporte le grain battu dans la grainerie qui se trouve dans le grenier du hangar à voitures et machinerie, à environ deux cents pieds. Il porte le sac sur son dos et doit monter un escalier d'une dizaine de marches pour transvider le grain dans les «carrés»; puis il rapporte la poche vide qui doit être remplie de nouveau. C'est un travail harassant. Un sixième homme dégage la paille qui sort à l'arrière du moulin et la met dans la «tasserie» (carré d'une quarantaine de pieds par dix-huit pieds environ) à proximité. Cette paille entreposée doit être étendue et foulée.

Nous sommes des plus joyeux lorsque mon père nous dit: «Hé! les petits gars, allez fouler à l'autre bout pendant que



l'homme est ici.» C'est à celui qui sauterait le plus haut ou se roulerait le plus longtemps. Quand ma mère nous voit arriver pour souper, c'est l'époussetage en grande, dehors, pour enlever de nos vêtements et chaussures le plus gros de la balle, puis le lavage comme les hommes. Lorsque mon père entre, il a droit à une semonce de ma mère, mais on sent que ce n'est pas sérieux; il lui dit: «Voyons, Marie-Louise, une fois par année!» Lorsque le préposé à cette tâche a couvert le carré de trois à quatre pieds de paille, il fait rentrer le cheval qu'il fait circuler sur la paille afin de la tasser. Le soir venu, il y a souvent une quinzaine de pieds de paille foulée. Une place moins élevée, sous le soliveau, a été réservée pour permettre au cheval de descendre. Celui-ci hésite parfois, mais un commandement sans équivoque l'oblige à se laisser glisser sur la paille, et il arrive en bas sain et sauf.

De temps en temps, le propriétaire met un frein sur la grande roue pour arrêter le «horse power» et permettre aux chevaux de se reposer. Les hommes profitent de l'arrêt du moulin pour se dégager de la poussière respirée. Ils se mouchent puis prennent un verre de petit whisky blanc que tout cultivateur hospitalier leur offre.

La journée terminée, les hommes se lavent dans le hangar où ma mère a déposé sur le banc de seaux une chaudière d'eau, du savon et des serviettes (pièces ourlées de poches de coton à sucre ou à farine) et ils s'amusent à raconter des histoires avant le souper qui ne se fait pas attendre. Ils retournent bientôt à leur domicile, repus et ayant oublié le dur labeur de la journée.

Le «battage» dure environ deux jours. Pour nous, les enfants, c'est tout un événement; aussitôt l'école terminée, nous revenons à la maison en toute hâte. Le «horse power» avec les chevaux, la grande roue et la poulie, puis le grain qui coule des dalots et surtout la descente du cheval en bas de la «tasserie», tout nous fascine. Ce qui nous impressionne grandement, c'est la vue de ces hommes couverts de poussière. En fin de journée, ils ont le visage noirci, nous ne pouvons distinguer que le blanc de leurs yeux. Quand ils enlèvent leur chapeau de paille, on voit une lisière de peau blanche près des cheveux. De plus, nous nous étonnons de les voir cracher si souvent; mon père nous apprend que c'est parce qu'ils mâchent du tabac noir en palette: cela s'appelle chiquer et stimule la salive qui absorbe la poussière respirée qu'ils crachent ensuite.

Nous espérons toujours que la deuxième journée du battage finisse tard car il arrive souvent que, lorsque la grange est remplie, les hommes doivent faire un mulon. Le surplus de

paille est entreposé à l'extérieur, à proximité de la grange, formant un gros tas ovale sous lequel ils ont pris la précaution de mettre des «échiquettes» (vieilles planches, vieux boulins de clôture, etc.) afin de faire de l'aération et d'empêcher la paille de pourrir. Quand il y en a trois à quatre pieds d'épaisseur, un cheval piétine le centre pour le tasser de la même façon que dans la grange. L'homme qui reçoit la paille se tient sur le bord du mulon et envoie la paille au centre avec une fourche. Ces opérations nous intéressent beaucoup. Le battage terminé, le tas a souvent de huit à dix pieds de hauteur; au commandement de l'homme, le cheval réticent se laisse glisser le long du mulon. La paille bien paquetée en pente, pour la protéger contre les intempéries de l'hiver, servira à alimenter le bétail en liberté à la venue du printemps, en attendant les pâturages.

Le battage du grain est un travail ingrat. À l'exception de l'énergie nécessaire au fonctionnement de la batteuse, qui se fait par les chevaux, toutes les opérations se font à bras d'homme. Ce n'est que quelques années plus tard que les batteuses mécanisées, activées par des engins à gazoline, remplacent les chevaux sur le «horse power». Ces batteuses munies d'une souffleuse avec tuyau peuvent projeter la paille sous pression, à une distance de vingt-cinq pieds, éliminant ainsi presque toute la poussière. De plus, la paille se tasse sous la force de l'impulsion; l'homme et le cheval dans la «tasserie» ne sont plus requis.

### *La chasse aux renards*

Pendant la saison froide, les renards sont souvent affamés lorsque le petit gibier qui leur sert habituellement de nourriture se fait rare. Ils deviennent effrontés et audacieux et s'approchent même des bâtiments de ferme, n'hésitant pas à pénétrer par effraction dans les poulaillers pour dévorer des poules. Ces intrusions sont fréquentes car les terres défrichées n'étant pas vastes, la forêt est proche des habitants. Comme la plupart de ses voisins, mon père chasse ces intrus tant bien que mal.

Un jour, il lit dans un catalogue la découverte d'une méthode pour attirer les renards et contourner leur ruse afin de les chasser avec plus de succès. Il commande avec empressement, par la poste, les documents et les ingrédients annoncés pour la capture des renards. Il reçoit, bien empaquetés, un pot d'une matière graisseuse qui se nomme musc, dont l'odeur plaît aux renards, et une petite boîte métallique contenant une poudre blanche — de la strychnine qui est un poison violent — ainsi



que les instructions sur la manière d'utiliser le tout et les précautions à prendre contre les dangers d'un tel poison.

Mon père enduit ses souliers de «beu» avec l'huile de musc avant de partir pour sa tournée. L'odorat des renards est très subtil et l'odeur du musc camouflera l'odeur du passage d'un être humain que le renard considère instinctivement comme son ennemi numéro un. Pour manipuler la viande qui sert aux appâts, mon père met des mitaines de cuir enduites de musc également. Dans chaque morceau de viande, il introduit la quantité exacte de strychnine précisée dans les instructions. Les appâts doivent être déposés de préférence près d'un ruisseau dans lequel le chasseur doit marcher pour se rendre à l'endroit déterminé, et au retour, afin de diminuer la possibilité que l'animal détecte les traces humaines. La deuxième raison, et non la moindre, est que l'absorption de la strychnine stimule la soif de la bête qui peut boire immédiatement, ce qui accélère l'effet mortel du poison. Si le renard peut boire immédiatement, il n'a guère le temps de s'éloigner de l'appât et meurt sur place; le chasseur le repère donc facilement lorsqu'il revient le lendemain. S'il n'y a pas d'eau à sa portée, le renard peut parcourir, même en se sentant malade, une distance assez éloignée et aller mourir dans un endroit difficile à localiser.

Certains automnes, mon père capture une quinzaine de renards. Cette chasse est un agrément pour lui, sans compter qu'elle lui rapporte un revenu supplémentaire car il vend les peaux. Les carcasses sont gardées dans une armoire fermée à clé, pour être enterrées lorsque la terre sera dégelée au printemps afin qu'aucun animal, les chiens surtout, ne s'empoisonne en les mangeant.

Un matin, mon frère et moi glissons avec nos traîneaux sur une petite pente près de la maison. Emmitouflés dans nos tuques et nos «crémones», nous sommes insouciants du grand froid qui sévit. Soudain, à travers la poudrerie, nous apercevons, près de l'écurie, un animal qui semble déchiqueter une vieille couverture à chevaux qui a été placée devant une petite fenêtre dont un carreau était brisé. C'est un renard. Nous courons furtivement jusqu'à la maison prévenir ma mère de la présence du renard. Sans perdre de temps, elle appelle mon père qui est dans le hangar tout près: «Viens vite prendre ton fusil, il y a un renard près de l'écurie.»

C'est un fusil à cap qu'il faut charger à la baguette. En toute hâte, mon père dépose la poudre dans le canon du fusil puis la recouvre de bourre qu'il comprime délicatement; il introduit les plombs convenablement, pour tuer le renard, et recouvre le tout d'une seconde bourre. Dès que mon père sort avec son

fusil, nous nous empressons de lui dire que le renard s'est sauvé près du gros cerisier d'automne. Connaissant la ruse des renards, mon père comprend que, sans doute, le renard a flairé le danger et est allé se tapir dans la dépression de la neige que le soleil a fait fondre autour du gros arbre. Sachant que la bête ne restera pas là bien longtemps, il se dissimule près du coin du hangar et se tient prêt à faire feu aussitôt que l'animal s'enfuira vers la forêt.

Les quelques minutes d'attente nous paraissent longues. Soudain la détonation retentit et nous voyons le renard étendu sur la neige à quelques pieds du cerisier. Cet incident provoque chez Georges et moi un sentiment indescriptible d'admiration pour notre père. C'est un héros!

*Le temps des sucres*

Les érables sont assez abondants dans la chaîne de montagnes des Laurentides qui entourent la vallée à Saint-André-Avellin, à une dizaine de milles au nord de la rivière des Outaouais. Au début du siècle, tous les cultivateurs qui possèdent une érablière anticipent cet événement heureux du printemps: le temps des sucres.

Le moment venu, une vérification minutieuse du gréement de sucrerie est faite; les tonnes vides de mélasse, les chaudières de fer blanc et les gros chaudrons de fonte sont soigneusement nettoyés.

Les chalumeaux de bois se vendent à un prix relativement modique; cependant, plusieurs les fabriquent eux-mêmes. Une branche de tremble de préférence, mesurant environ trois quarts de pouce de diamètre par trois à quatre pouces de longueur, est percée sur la longueur au moyen d'une vrille d'un quart de pouce. Un bout est aiguisé pour l'introduire dans l'entaille de l'érable, et l'autre bout est taillé en biseau sur une longueur d'un pouce pour faciliter l'écoulement de l'eau.

L'érablière de mon père, située au sud de la montagne à la limite nord de sa ferme, est exposée au soleil et la sève monte plus vite; il peut entailler plus tôt. Il entaille environ quatre cents érables. S'il lui arrive de manquer de chaudières, il s'accommode des anciennes auges de bois mises de côté à l'avènement des seaux en métal. Il installe ces récipients, embarrassants et difficiles à manipuler, aux érables à proximité des chaudrons. Chaque auge de dix-huit à vingt pouces de longueur environ a été fabriquée à même un tronc d'arbre de huit à dix pouces de diamètre, de tremble qui est un bois dur gossant bien. Une partie du dessus du tronc a été enlevée tout



en sauvegardant une épaisseur de deux pouces à chaque bout, et le centre entre les deux extrémités a été creusé de manière à en faire un récipient étanche.

Le temps venu de faire bouillir, mon père nous emmène souvent; c'est tout un événement. Les précautions supplémentaires de notre mère, pour nous habiller chaudement, ne sont pas sans nous impressionner et augmenter l'importance de l'excursion. Une paire de bas de grosse laine du pays, ajoutée dans nos souliers de «beu» ou nos «robeurs», la veste en surplus et, surtout, la «crémone» enroulée en double pardessus la tuque et qui ne nous laisse que les yeux à découvert, nous rendent intrépides.

Vers dix heures, mon père et mon oncle Willie, jeune frère de mon père, attellent les deux juments, Fly et Jessie, à la grande «sleigh» et nous partons pour la sucrerie, sans oublier le lunch: des beurrées de pain de ménage accompagnées de tranches de rôti de lard frais et des oeufs à faire cuire dans le sirop d'érable.

C'est la fonte des neiges. Les fossés que nous devons traverser débordent par la crue des eaux; les chevaux pataugent, l'eau s'introduit souvent dans la «sleigh», à notre grand plaisir.

Aussitôt rendus à la sucrerie, les hommes allument le feu sous chacun des grands chaudrons suspendus à un tronc d'arbre coupé et retenu à chaque bout à trois pieds du sol, et commencent à faire bouillir l'eau d'érable qui a été ramassée la veille. Maintenant il faut faire la tournée. Les chevaux sont attelés à un gros traîneau spécial de bois, à patins faits de billots, sur lequel est installé un tonneau pour y verser l'eau d'érable des chaudières que mon père et mon oncle vont recueillir d'un érable à l'autre. Souvent, cinq à six tonneaux sont remplis au cours de la même tournée.

Bouillir avec les chaudrons n'est pas «d'avance»; l'évaporation se fait lentement car les opérations se font en plein air, il n'y a pas de cabane à sucre. Le sirop et le sucre sont plus foncés et la saveur moins exquise, mais nous le trouvons délicieux quand même. De plus, l'économie que représente cette denrée alimentaire pour les provisions de l'année est fort appréciable. Afin de ne pas gaspiller d'eau, l'un des deux hommes doit souvent rester une partie de la nuit pour faire bouillir.

Quant à nous, les enfants, nous revenons à la maison vers cinq heures avec l'autre homme qui «fait le train» de l'étable. Nos vestes, nos «crémones» et nos bas sont vite troqués contre nos «jaquettes» de nuit. Morts de fatigue, nous sommes indifférents à la belle omelette et aux patates bouillies que nous

offre ma mère; un bol de soupe chaude suffit. Après la prière du soir, chacun saute dans sa couchette et s'endort.

Un printemps, vers la fin des sucres, mon père organise, un dimanche après-midi, une partie de sucre amicale où sont invités les parents, frères, soeurs, oncles et tantes et les amis. D'après une photographie, il doit y avoir une trentaine de personnes. Les plus âgés et les enfants montent dans la «sleigh»; les jeunes, bien chaussés, ne se font pas prier pour se rendre à pied.

L'agrément d'assister à une partie de sucre consiste à lécher la palette, à manger des oeufs et des grillades de lard salé cuits dans le sirop et de la tire durcie sur la neige, à boire de la trempette ou de l'eau d'érable.

Du sirop épais bout dans un grand chaudron afin de faire du sucre d'érable; sur ce sirop se forme une écume. Le plus grand plaisir, pour une bonne partie des invités, est de saucer leur palette dans cette écume et d'essayer sournoisement de «beurrer» celui de leur choix qui est à leur portée. C'est alors un sauve-qui-peut général. Celui ou celle dont la joue, les cheveux ou le cos sont collés ne cesse de poursuivre son assaillant tant qu'il ne lui a pas rendu la pareille.

Vers la fin de l'après-midi, pour terminer les divertissements, un beau pain de sucre est offert par mon père au gagnant, homme ou femme, d'une compétition. Mon père place le pain de sucre sur une souche bien en vue, à une quinzaine de pieds des concurrents. Ceux-ci doivent, chacun leur tour, prendre une hache, franchir cette distance les yeux bandés et aller frapper le pain de sucre avec la hache. La réussite de cet exploit n'est pas facile. Une fois, entre autres, un seul des concurrents réussit: la jeune soeur de mon père.

Tous ces braves et honnêtes gens s'en retournent chez eux sûrement très fatigués, mais emportant un souvenir inoubliable de cette joyeuse journée. Le trouble que mon père s'est donné pour préparer cette réception est largement récompensé par la vue du grand plaisir de ses invités.

### *Famille courageuse dans l'adversité*

À la fin de l'automne, lors de ses colportages de marchandises à Fassett, mon père apporte, la veille, dans la cuisine, les poches de légumes qu'il prévoit vendre le lendemain; il laisse la viande au froid dans la laiterie. Il fait réchauffer une vingtaine de briques de terre cuite dans le fourneau du poêle de la cuisine qu'il chauffe toute la nuit. Au petit jour, il commence son



chargement pendant que ma mère lui prépare un déjeuner substantiel ainsi qu'un lunch pour son dîner.

Le fond de la «sleigh» est recouvert d'une épaisse couche de paille, puis de couvertures de laine sur lesquelles il place les briques chaudes enveloppées de papier journal, afin de répartir la chaleur et protéger les légumes qu'il dépose sur le dessus. Le tout est recouvert de peaux de mouton et de couvertures à chevaux. Les quartiers de boeuf sont transportés sur le dessus du chargement. Après le déjeuner, il attelle rapidement les deux juments, Fly et Jessie, et part vers six heures pour arriver à Fassett vers neuf heures.

Il vend sa marchandise facilement à ses principaux clients, des familles américaines qu'il sert depuis longtemps ainsi que d'autres résidents de Fassett qu'il connaît bien. Il fait ce commerce le samedi, jour de paye. Sa clientèle est bien établie et il est rare qu'il ne vende pas toute la marchandise qu'il a emportée.

Nous avons hâte qu'il revienne. Son retour est pour nous une grande joie, et est toujours nouveau. Il revient quelquefois assez tard; en attendant, ma mère nous prépare à aller nous coucher. Elle nous fait prendre un bain, dans la grande cuve qui sert de baignoire, avec de l'eau chauffée dans un grand récipient que nous appelons «boiler». Nous y passons chacun notre tour; puis la prière, et au lit. Nous lui disons: «"Samère" (maman), quand "sonpère" arrivera, réveille-nous.» Ce qu'elle nous promet: «Oui, oui, s'il n'arrive pas trop tard.» Presque toujours, quand mon père arrive nous ne dormons pas et nous demandons: «C'est "sonpère" qui vient d'arriver?» Elle nous dit: «Oui, c'est votre père, mais vous seriez mieux de dormir, il est tard et demain vous allez être fatigués.» Nous nous levons et, du haut de l'escalier, à plat ventre sur les premières marches, nous pouvons observer mon père et ma mère qui comptent l'argent des ventes de la journée. Presque chaque fois, ma mère nous permet de descendre: «Venez voir votre père, mais vous monterez vous coucher tout de suite après.» Nous descendons en courant l'escalier, retenant nos «jaquettes» afin de ne pas nous «enfarger» et nous nous installons à genoux sur les chaises autour de la table pour mieux voir. Nous sommes contents de manipuler de l'argent et de le compter.

Je trouve cela merveilleux de voir tant de pièces de monnaie: vingt-cinq à trente dollars! Je crois que mes parents sont riches. Au contraire, ils sont pauvres mais remplis d'initiative. Ils éprouvent tant de désintéressement dans leur amour filial et sont doués, tous les deux, d'un esprit de courage et de dévouement sans borne, assez puissant pour prévenir et

effacer toute marque de privation qui pourrait entraver notre bonheur et influencer notre destin. Au prix de sacrifices personnels, ils dissimulent tout manque d'abondance, et parfois même de nécessaire. Devenu moi-même adulte et chargé de responsabilités, je peux estimer l'immensité de la tâche que le Destin s'est acharné à infliger à mon père dès sa prime jeunesse.

Georges, son père, habitait une ferme à peine défrichée dont le revenu n'était pas suffisant pour faire vivre la maisonnée de six enfants. Chaque hiver, le père devait aller travailler dans les chantiers forestiers pendant que la mère restait à la maison pour s'occuper de la famille et la nourrir avec les revenus modestes des produits de la ferme au cours de l'été. La majeure partie du maigre salaire gagné dans les chantiers servait à honorer les paiements établis dans le contrat d'achat de la terre avec la Seigneurie Papineau, soit cinquante dollars annuellement.

Le 8 août 1896, le père de Dalma meurt subitement. Étant l'aîné, mon père, Dalma, qui a quinze ans, ne recule pas devant l'obligation d'aider sa mère malade et prend la responsabilité de la famille dont le plus jeune a trois ans. Un mois plus tard, après avoir terminé la récolte et les travaux d'usage sur la ferme et s'être assuré que sa mère peut subsister durant l'hiver, il s'engage, comme son père le faisait, pour les chantiers forestiers, la Compagnie Edwards, au salaire de neuf dollars par mois. Il ne cesse de prendre soin de ses frères et soeurs jusqu'à ce que chacun puisse se tirer d'affaire. À l'âge de vingt-trois ans, il se marie avec Marie-Louise Nault et continue d'habiter la ferme avec sa mère, gardant les plus jeunes de ses frères et soeurs. Ainsi, après avoir pris les responsabilités d'élever ses frères et soeurs depuis huit ans, mon père est dans une situation précaire lors de son mariage; il n'a pas pu sortir de la pauvreté dans laquelle il est né.

La mère et le père de Marie-Louise meurent à quelques mois d'intervalle, un an après son mariage, laissant une famille de dix enfants dont elle est l'aînée; le plus jeune n'a pas un an. De ses conseils, elle aide les plus âgés à s'orienter dans la vie, mais les quatre ou cinq plus jeunes deviennent sa responsabilité. Avec l'acquiescement de son mari, elle les garde avec elle jusqu'au moment où elle peut leur trouver un foyer convenable. Elle ne néglige pas de surveiller le bien-être des deux petites qu'elle consent à faire garder à l'orphelinat de Saint-André-Avellin. Le bébé est confié à une cousine malencontreusement indésirable; ma mère fait face à d'innombrables obstacles pour le reprendre. Un couple respectable et à l'aise le



prend en adoption. Son jeune frère de six ans demeure avec elle pendant sept à huit ans.

Pendant les premières années de leur union, mes parents doivent donc prendre la charge des jeunes enfants de leurs familles respectives. C'est dans ces conditions qu'ils commencent eux-mêmes à élever leur famille. À quel point ils devaient s'aimer!

Les pièces de monnaie sur la table, au retour du colportage à Fassett, ne sont qu'un mince apport dans le budget familial. Mon père état un grand homme! Ma mère était une grande femme!

### *Avènement de la dynamite*

L'Outaouais est une région plutôt montagneuse; même les plaines étaient boisées avant la colonisation. Pour défricher et faire ce qu'on appelle de la terre neuve qui soit cultivable, il faut couper et brûler les arbres et broussailles. Les semences se font aux alentours des souches restées sur place, ce qui rend les récoltes plus difficiles. Les cultivateurs se limitent à arracher les souches qui les encombrent. Pour ce faire, on abat et ébranche un arbre de bois dur de préférence, mesurant une vingtaine de pieds par dix à douze pouces de diamètre, pour servir de levier; plus ce levier est long, plus il est fort. Une extrémité de ce levier est fixée sur le côté de la souche au moyen d'une forte chaîne enroulée autour de la souche. L'autre extrémité est tirée par une paire de chevaux qui tournent à l'entour de la souche. Cette motion resserre la chaîne, qui finit par tordre la souche et l'arracher.

Cela n'est qu'une première étape; le plus difficile doit être terminé par le cultivateur. Il faut déterrer les racines, parfois de dix à douze pouces de diamètre et douze pieds de longueur, et les faire tirer avec des chaînes par des chevaux. Enlever une seule souche prend quelquefois une longue journée.

Mon père est abonné à la plupart des revues instructives pour un cultivateur. Malgré leurs quelque deux à trois années d'école seulement, lui et sa femme les lisent toujours avec une grande attention. Vers 1912, une publiction concernant les matières explosives à usage agricole attire son attention. Il écrit à la compagnie, Canadian Industries Limited, et demande plus de renseignements. Quelques jours plus tard, il reçoit des documents traitant de la description, de l'usage et de la manière d'utiliser les explosifs en toute sécurité, particulièrement pour enlever les souches. Il commande immédiatement une boîte de cinquante livres de dynamite n° 1 à souches, une

boîte de cent «caps» n° 6 à fusée et cent pieds de «fuse».

Jos Paul, qui a de bons chevaux et «une express», fait le transport des passagers pour le train de Montréal ou d'Ottawa, de Saint-André-Avellin à Papineauville et vice-versa. Il livre en même temps la poste et les marchandises qu'il prend au train à Papineauville. Lorsque Dalma Whissell apporte chez lui, dans le rang Sainte-Julie, la commande venant de la C.I.L. que Jos Paul avait rapportée de Papineauville, c'est le commencement d'une ère de progrès... pour la classe agricole.

Dalma passe la soirée à étudier les instructions concernant le nouveau produit. Le lendemain matin, le travail à l'étable terminé, il prépare soigneusement ce dont il a besoin pour une décharge. Il se dirige vers une souche au bout de la terre, non sans avoir rassuré ma mère qui n'en finit plus de ses recommandations à la prudence et, avec appréhension, le regarde s'éloigner.

Au moyen d'une barre de fer, il creuse un trou sous la souche pour placer la charge. Il ouvre ensuite le bout du papier ciré couvrant le bâton de dynamite et, avec une cheville de bois de un quart de pouce de diamètre environ, il creuse un trou de un pouce et demi pour recevoir le «cap» dans lequel est fixée, soigneusement et avec précaution, une extrémité d'une longueur de trois pieds de «fuse». Il attache deux autres bâtons de dynamite au bâton chargé et place le tout délicatement sous la souche. Il bouche l'orifice avec de la boue qu'il foule tel que prescrit dans les instructions, laissant dépasser quelques pouces de «fuse». Jetant un coup d'oeil vers l'arbre derrière lequel il avait choisi de se mettre à l'abri, à quelque trois cents pieds de distance, il allume la fusée et s'éloigne en courant. Comme prévu, des éclats de la souche et des mottes de terre volent jusqu'à cent pieds de hauteur et cent cinquante pieds à la ronde au moment de la détonation. La souche est fendue en cinq ou six morceaux.

Mon père s'empresse de retourner à la maison. «Je ne peux pas en croire mes yeux», dit-il tout excité, à son épouse, et à ma grand-mère qui habite avec eux. «Une grosse souche de pin de quarante-huit pouces, fendue en cinq morceaux... sans trouble: pas de pelle, pas de pic, pas de chaînes, pas de chevaux, et en si peu de temps. Je n'en reviens pas. Il ne reste que les racines qui, après un peu de pelletage, pourront sûrement être tirées par des chevaux sans trop trop de difficulté. Je pense même qu'on pourra utiliser plusieurs des morceaux pour faire de la clôture; il en restera ainsi moins à brûler.» Il s'assoit et allume sa pipe. Après un moment de réflexion, il ajoute: «Avec une boîte de dynamite, une boîte de «caps» (détonateurs) et cent



pieds de «fuse», on pourra faire plus d'ouvrage en trois ou quatre jours que deux hommes et des chevaux pendant un mois, et en travaillant beaucoup moins fort.»

À la suite des premières expériences de mon père avec la dynamite, les gens sont bientôt intéressés par l'usage de cet explosif. Mon père obtient de la C.I.L. l'agence exclusive pour vendre dynamite, fusée et «caps». Il a étudié toutes les instructions fournies par la compagnie sur la façon d'utiliser en toute sécurité ce nouveau produit. La compétence de mon père est doublée de prudence et de jugement qui en font un expert.

Au début, la plupart des cultivateurs ont peur d'employer eux-mêmes les explosifs. Mon père leur enseigne la méthode à suivre pour éviter tout danger d'accident et va même souvent faire sauter quelques souches sur place à titre de démonstration. Il nous montre comment se servir des explosifs et insiste sans cesse sur les mesures de prudence à prendre; le sujet a toujours la priorité pour nous. Ce n'est pas exagéré de dire que, très jeunes, nous devenons expérimentés et compétents dans la manipulation de la dynamite.

### *Débuts de l'usage du ciment dans la région, et progression*

Malgré son peu d'instruction, mon père s'intéresse à tous les catalogues qu'il peut trouver chez des marchands qui, parfois, ne les ont même pas ouverts pour les lire. Une fois, il prend note d'une annonce sur un produit appelé ciment, qui remplace avantageusement le bois pour les planchers d'étables, les auges à cochons ou autres. Il écrit à la compagnie Canada Cement à Montréal, donnant son adresse afin d'obtenir plus de renseignements. Il reçoit un catalogue comprenant beaucoup de détails sur la préparation, l'utilité et la durée du ciment.

Au cours de l'été, alors que les animaux sont en pacage, il commence à faire le plancher. Il a besoin de sable à ciment, c'est-à-dire un sable pur qui ne contient pas de terre, pour le mélanger avec le ciment, et ensuite il doit délayer le tout avec une quantité d'eau bien précise. Ce procédé se fait à la pelle, sur une table à ciment (plate-forme de bois de quatre pieds par six pieds sur un cadrage de deux par quatre). Le sol de l'étable est recouvert de trois à quatre pouces de pierres concassées à la masse, avant de recevoir une couche uniforme de béton non polie de deux pouces d'épaisseur. Le béton sèche en trois ou quatre jours; le plancher de l'étable de mon père a amplement le temps de sécher car il ne rentre ses animaux qu'à l'automne.

C'est le premier plancher de béton dans la région. Les opinions sont très controversées sur la valeur du béton. Certains disent que ce plancher, étant très dur, occasionnera le mal de pattes aux vaches et que ce sera préjudiciable à la mise bas. Quelques-uns, moins pessimistes, encouragent mon père qui n'a aucun doute quant aux bons résultats de son entreprise.

Aucune des appréhensions ne se produit. Au contraire, l'étable est beaucoup plus facile d'entretien et les excréments des animaux ne s'imprègnent pas dans le plancher de béton comme dans l'ancien plancher de bois. Quelques années plus tard, plusieurs cultivateurs ont des planchers de béton dans leurs étables.

Le même été, en 1911, mon père achète, à environ un quart de mille du village et à un mille de sa ferme, un lopin de terre sablonnneuse d'approximativement un acre sur la ferme d'Adrien Perrier, laquelle longe la montée Sainte-Madeleine. Pour fabriquer des blocs de cheminée, il se fait faire un moule de bois avec pentures afin de pouvoir l'ouvrir et démouler le bloc aussitôt que le ciment est bien foulé avec un fouloir de bois et que le dessus est poli. Il peut ainsi recommencer à faire un autre bloc sur un autre fond dès que le précédent est démoulé et que le moule est nettoyé.

Certains jours, mon père peut laisser la ferme; il se rend sur son terrain et fabrique quelques blocs de cheminée. Parfois il m'emmène avec lui et je joue dans le sable, allant quelquefois lui porter des petits bols de sable en pensant être utile.

Mon père a un vieil oncle, Frédéric Whissell. Sa femme et lui demeurent au coin de la montée Sainte-Madeleine et du rang Sainte-Julie. La vieille tante, dont le nom de famille est Dorval, est une femme très intelligente avec qui mon père aime bien converser. Il trouve ses propos intéressants lorsqu'elle n'a pas pris un coup; elle aime l'alcool au point d'en faire un usage parfois abusif. Dans sa maisonnette, la vieille tante tient un petit restaurant et sert des repas légers et froids: sandwiches, biscottes, liqueurs douces, thé, etc. C'est à cinq minutes de marche du terrain de mon père. Lorsqu'il m'emmène dîner là, il me demande toujours: «Que veux-tu manger, mon petit?» Ma réponse est toujours la même: «Des sardines Brunswick, des biscuits soda et de la bière d'épinette ou du cream soda.» Mon père mange la même chose à l'exception du breuvage; il boit du thé. Pour moi, manger chez la «tante Frédéric» est un festin. Le tout coûte dix ou quinze sous. Vers les quatre à cinq heures, mon père me dit: «Mon petit, il est temps de retourner à la maison pour faire le train; ta mère est seule, il faut aller l'aider.»



Lorsque ma mère a commencé à faire le train, elle retourne à la maison à notre arrivée pour préparer le souper. Quelques fois je reste avec mon père et, d'autres fois, je vais trouver mes deux jeunes frères, Georges et Frank, et ma mère ne tarde pas à nous servir le souper.

Elle soupe avec mon père à son retour de l'étable pendant que nous, les enfants, nous nous amusons à nous tirailler, nous bousculer comme le font les bambins de notre âge, deux ans et demi, quatre ans et cinq ans et demi. Après le lavage de la vaisselle, elle nous débarbouille et nous met nos «jaquettes»; puis c'est la prière au Petit Jésus et, vite, le dodo. Je me couche heureux, ressentant instinctivement l'amour de mes parents pour nous.

Encouragé par le succès de la vente des blocs à cheminée, mon père décide, quelques années plus tard, de quitter la ferme et d'ouvrir une fabrique de béton au village afin de manufacturer des tuyaux à «calvette», des blocs à puits et, surtout, manufacturer de la brique de ciment pour la construction. C'est au début de la guerre 1914-18. Les affaires deviennent de plus en plus prospères. Il prend des contrats pour la construction de ponceaux en béton coulé armé, puis la municipalité lui donne le contrat pour remplacer les vieux trottoirs de bois par des trottoirs de béton coulé. Toutes les maisons de brique dans le village et dans la région proviennent de sa manufacture.

Vers 1926, la récession se fait sentir dans les campagnes surtout. Le commerce de mon père devient de moins en moins achalandé. Il décide de déménager sa manufacture à East Templeton, près des agglomérations importantes où il y a plus de demandes, et emmène son fils Frank qui travaille avec lui depuis quelques années, n'étant nullement intéressé à continuer ses études. Celui-ci se marie quelques années plus tard et mon père reste avec lui à la manufacture pendant quelques années. Ayant besoin de moins de revenus et voulant laisser le jeune ménage dans une meilleure position, il prend des arrangements avec son fils et quitte East Templeton. Il achète un terrain de Jim Paul à Saint-Philippe-d'Argenteuil, à deux milles de Lachute, et ouvre une troisième manufacture de béton.

Autour de 1939-40, mon père communique avec Frank. Celui-ci voyant qu'il y a plus d'avenir à Lachute, décide de se joindre à mon père. Vieillissant, mon père est heureux d'avoir son fils expérimenté avec lui. Il meurt en 1942 et Frank continue le commerce.

Une dizaine d'années plus tard, Frank meurt à l'âge de quarante-deux ans. Sa femme, Annette Dinel née à Chénéville,

courageuse, intelligente et de bon jugement, s'occupe de l'entreprise. Avec les années, elle reçoit l'aide de ses deux garçons, Gilles et Jacques, et de sa fille Madeleine. Aujourd'hui, après une trentaine d'années en affaires, ma belle-soeur et ses deux fils sont propriétaires d'un commerce de béton très important et exploitent avantageusement quelques carrières qu'ils ont achetées, où ils utilisent leurs propres concasseurs.

Voilà, en résumé, l'histoire du ciment dans la région.

### *Maladie dangereuse: la pneumonie*

La dernière année que nous habitons la ferme, je contracte une «inflammation des poumons» au début de l'été. Malgré la visite quotidienne du docteur Baulne, les «mouches» de moutarde sur la poitrine et dans le dos, et les médicaments qu'il prescrit et que ma mère m'administre à la lettre, jour et nuit, aucune amélioration ne se produit. Vers la septième journée de la maladie, ma température monte à 105° F, je suis dans le délire: je vois des êtres et des animaux étranges sur les murs et le plafond; mes réponses aux questions de ma mère sont incohérentes.

Quoique le docteur soit venu le matin, ma mère envoie mon père au village pour lui demander de revenir car elle se meurt d'inquiétude. Le docteur la trouve tout en pleurs près de mon lit. Mon père se réfugée, seul dans les bâtiments, sans doute pour cacher ses émotions comme il le fait dans des circonstances qui l'affligent. Il a la pudeur de son chagrin.

Après avoir ausculté mes poumons, le docteur Baulne prend un air soucieux et dit à ma mère: «Marie-Louise, ton garçon est en danger, je crains pour sa vie. La neuvième journée d'une «inflammation de poumons» est la journée critique et décisive. Si son système peut résister encore deux jours, il sera sauvé. Il n'y a que le temps qui peut l'aider. Je reviendrai de bonne heure demain matin.» Et il part, laissant ma mère éplorée. Terrifiée par la crainte de perdre son enfant et folle de douleur, elle se jette à genoux devant l'image de la Sainte Famille et implore le Seigneur de lui laisser son fils, lui promettant en retour de faire le sacrifice de ne porter que des vêtements noirs toute sa vie.

Les deux jours fatidiques s'écoulent et ma maladie régresse graduellement. Le docteur Baulne revient encore chaque jour pendant une semaine. Lors de sa dernière visite, il me prescrit de l'huile de foie de morue ou du Wampole et conseille à ma mère de me donner une bonne alimentation riche afin que je reprenne des forces. Il insiste sur la valeur du steak de boeuf



saignant et du poulet. «Dans huit jours, lui dit-il, tu l'enverras jouer dehors. Et toi, repose-toi un peu, tu es toute décharnée. Du Wampole te ferait du bien à toi aussi.»

La viande fraîche est rare pendant la saison chaude. Généralement le boucher tue et débite les animaux au fur et à mesure qu'il les vend, et entrepose la viande non vendue dans une petite bâtisse de bois remplis de blocs de glace coupés l'hiver dans les rivières et conservés dans du bran de scie. Chaque jour, le boucher fait le colportage de la viande à domicile. Un coffret étanche de seize pieds cubes environ, peinturé rouge, fixé sur «une express» tirée par un cheval, sert d'entrepôt pour protéger la viande pendant la livraison. Très tôt le matin, il choisit les morceaux qu'il prévoit vendre à ses clients et les dépose dans le coffret avec quelques blocs de glace. Il fait toujours sa tournée très tôt afin de profiter de la fraîcheur du matin. Les ménagères se rendent à sa voiture avec un plat pour rapporter la viande qu'il pèse avec une romaine.

Le jour suivant la dernière visite du docteur Baulne, mon père surveille la voiture du boucher et l'arrête. Jean-Baptiste Major est un homme âgé, bon et estimé, que mon père connaît bien. Ses garçons sont avantageusement connus dans la région: Polydore, prêtre, curé de Montpellier et de Ripon jusqu'à sa retraite; Oscar, vétérinaire à Amos durant plusieurs années; Édouard, marchand général à Barrette au Témiscamingue; Faldora et Rosario, cultivateurs. Monsieur Major est fier de ses garçons, mais il ne manque pas de faire valoir son admiration pour ses filles également.

Ma mère me dit: «Le boucher arrive, tu vas manger du bon steak de boeuf et tu vas reprendre des forces.» Assis dans mon lit, je la vois se rendre au chemin pour choisir du steak; cette viande est achetée pour moi seulement. Le budget familial ne permet pas à mon père de nourrir toute la famille d'une façon aussi dispendieuse.

Je ressens que tous sont heureux de constater que je me rétablis rapidement; sûrement, personne n'est envieux des privilèges que je reçois de mes parents. Je me sens important et reconnaissant à la fois, mais un peu triste qu'ils ne puissent partager les bonnes choses que je mange. L'automne venu, c'est la rentrée des classes et je suis en pleine forme.

J'ai toujours connu ma mère comme une femme fière, et de sa personne et de tout ce qui la touchait. Très habile, elle n'hésitait pas à travailler des heures pour améliorer, sans faire de dépense, l'aspect de notre maison pauvre. Elle empesait et repassait du simple coton à fromage afin d'en faire des rideaux. Avec de la colle et des restes de tapisserie, elle façon-

nait des tentures de papier roulé en petits tubes et enfilés dans plusieurs cordes qu'elle accrochait avec des broquettes dans les encadrements en guise de portes. Les lits étaient recouverts de beaux couvre-pieds à carreaux piqués qu'elle confectionnait avec des poches de farine ou de sucre, teintes de différentes couleurs, et de retailles que mes tantes lui donnaient. Elle voyait à ce que nous ayions toujours des vêtements propres et bien raccommodés; elle les confectionnait dans des vêtements usagés qu'on lui donnait.

Deux soeurs de mon père, Éva et Belange, travaillaient en service dans des familles riches de Montréal. Elles recevaient souvent des vêtements luxueux usagés qu'elles remettaient avec plaisir à leur belle-soeur, sachant qu'elle les transformeraient avantageusement. De plus, ma mère recevait leurs vêtements personnels ayant déjà servi car elles aimaient les renouveller à presque chaque saison, comme la plupart des jeunes filles. Ma mère pouvait porter sans les rajuster tous les beaux vêtements d'Éva, qui avait la même taille, de même que ses chaussures. Je ne crois pas exagérer en disant que la garde-robe de ma mère était sûrement des plus élégantes, grâce à son habileté de couturière.

Lorsque ma mère avait impulsivement fait la promesse au Seigneur de se vêtir de noir pendant le reste de sa vie, elle n'avait pas pensé aux responsabilités ni aux conséquences de son engagement. Elle ne reçoit à peu près jamais de vêtements noirs. Après avoir porté plus d'un an presque toujours la même robe et le même manteau noirs qu'elle peut difficilement renouveler, elle réalise son manque de réflexion et la gravité de la situation au point de vue financier. Elle ne pourrait jamais, ni ne consentirait à dépenser un sou pour s'habiller.

Un premier vendredi du mois, elle va à la confesse et se confie au chanoine Procule Bélanger. En bon père spirituel, il lui dit que cette promesse est un grand et noble sacrifice mais qu'elle peut être nuisible à sa famille. Il lui suggère de la remplacer par une action qui serait utile à l'humanité, par exemple l'adoption d'un orphelin. Il la libère de sa promesse et lui donne sa bénédiction. Comblée de joie et de bonheur, ma mère raconte sa démarche à mon père. Sans l'avouer, il est certainement très heureux du conseil judicieux du chanoine, qui ne le surprend guère, et de la décision de ma mère, car il n'aime pas particulièrement voir sa femme vêtue de noir.

Entretemps, mon père quitte la ferme et emmène sa famille au village dans une immense maison à deux étages qu'il a commencé à construire et dont la cave peut lui servir immédiatement d'usine pour fabriquer de la brique et des blocs à



cheminée faits de ciment. C'est au tout début de l'été, il n'y a qu'un rang de planches sur les solives du plancher, mais la couverture terminée et les ouvertures fermées tant bien que mal rendent la maison habitable.

À peine un mois après sa visite au curé, ma mère apprend que madame Frédéric Forget, qui demeure au bout du rang Sainte-Julie où était notre ferme, vient de mourir en donnant naissance à son sixième enfant. Voyant une belle occasion de remplir sa promesse, car cette famille est pauvre, elle demande à mon père d'adopter le bébé. Mon père pense au surcroît de travail pour ma mère puisqu'ils ont eux-mêmes une petite fille d'une vingtaine de mois, mais il ne peut contrarier le désir intense de son épouse, et ils reviennent à la maison avec le bébé naissant.

C'est une petite fille débile. Malgré toute l'attention que ma mère apporte pour essayer de changer la formule de son boire, elle vomit et a la diarrhée, elle ne prend pas de poids. Ma mère passe presque toutes ses nuits à la bercer. Le docteur Baulne, qui vient la voir de temps en temps, dit: «Elle ne vivra pas.» Lorsqu'elle est calme, elle commence à sourire. Nous aimons tous cette petite Annette autant que notre jeune soeur.

Un après-midi, madame Jules Quesnel, femme prévenante et charitable qui demeure en face, vient à la maison et dit à ma mère: «Allez vous reposer, vous devez être fatiguée, cela n'a pas de bon sens. Je vais prendre soin de ce petit bébé.» Ma mère accepte et madame Quesnel prend le bébé qui semble calme. Je me tiens près de madame Quesnel, que j'admire et que je trouve belle, et je regarde la petite qui paraît aller beaucoup mieux. Une vingtaine de minutes plus tard, elle a une convulsion. Je cours réveiller ma mère qui arrive juste au moment où sa petite Annette meurt dans les bras de madame Quesnel. Elle dépose le petit corps dans le carrosse et lui ferme les yeux. Puis elle l'habille d'une robe blanche et l'expose sur une petite table recouverte d'un drap blanc, dans une salle qui doit servir de salon plus tard; elle place deux beaux bouquets de chaque côté de la table.

Le lendemain après-midi, il y a la cérémonie des Anges à l'église et le cercueil du bébé est placé avec celui de sa mère. Monsieur Forget dit à mes parents: «Vous n'avez pas de reproches à vous faire; sa mère est venue la chercher pour l'amener au Ciel avec elle.» Le docteur Baulne, qui a fait maintes visites pour la petite, refuse d'accepter tout argent pour ses soins. C'est un grand médecin charitable et dévoué.

Ma mère va au presbytère afin de demander au chanoine Bélanger si elle doit adopter un autre enfant pour satisfaire

à sa promesse. Le curé lui dit: «Non, ma fille, tu as pris un enfant «en élève» et Dieu est venu le chercher parce que c'était sa volonté. Tu as accompli ta promesse et le Seigneur est satisfait.» Par la suite, mes parents manquent rarement une occasion d'aider les orphelins et de leur donner asile. Ainsi, lorsqu'une dame Lagacé meurt en laissant huit enfants, les quatre plus jeunes demeurent chez nous durant tout un hiver en attendant que leur père puisse les placer.

Peu de temps après, un jeune garçon de treize ans, handicapé, nommé Edmond Whissell, non apparenté à nous, se présente à mon père en espérant obtenir de l'aide vu qu'il est du même nom. Mon père propose à ma mère de l'héberger. Ce jeune n'a jamais appris à lire ni à écrire, son boitement l'empêchant probablement de marcher plusieurs milles pour se rendre à l'école du rang William, à Notre-Dame-de-la-Paix. Il est intelligent. Se sentant accepté et bien traité chez nous, il ne tarde pas à démontrer de la bonne volonté. Jules Quesnel, voisin et ami de mon père, paye pour lui faire apprendre le métier de cordonnier. Il demeure dans notre famille de six à sept ans. Devenu homme, il peut subsister de son métier et faire une vie normale; il se marie et a des enfants qui lui font honneur.

Plus tard, mes parents gardent une fillette dont le père est décédé; elle est à la charge de son grand-père, Jos Désormeaux de Chénéville. Celui-ci, connaissant la réputation de mon père et de ma mère pour leur charité et leur hospitalité envers les gens dépourvus, demande à ma mère de prendre Agathe et d'essayer de l'envoyer à l'école, moyennant une certaine rémunération. Il n'ose pas la placer au pensionnat; il l'aime et sait qu'elle y serait très malheureuse car elle refuse de continuer d'aller à l'école. Après quelques semaines, ma mère doit aviser monsieur Désormeaux qu'elle a réussi à envoyer la fillette à l'école pendant quelques jours mais que, malgré ses exhortations, celle-ci refuse de continuer. Ce bon grand-père supplie ma mère de la garder et de tenter de lui enseigner l'ouvrage domestique journalier ainsi que des bonnes manières. Ma mère accepte. Lorsqu'elle part pour Montréal huit ou neuf ans plus tard, Agathe est gentille et débrouillarde et sait bien gagner sa vie.



# La vie au village

*Les classes sociales*

La rivière Petite-Nation divise le village de Saint-André-Avellin en deux sections réunies par un pont: le Grand village et le Petit village. La partie sud, le Grand village, a été habitée en premier. On y trouve l'église, le presbytère, le couvent, l'école, l'hôtel de ville, le bureau de poste, deux forgerons, un tanneur, un ferblantier, une cordonnerie, un magasin général, un hôtel et les résidences des notables. Lors de l'incorporation de la partie sud, qui désire se séparer du reste de la paroisse et avoir son conseil municipal indépendant, la partie nord de la rivière devient le Petit village qui comprend un bureau de poste nommé Val Quesnel, un marchand général, un forgeron, une fromagerie, un restaurant, un hôtel et quelques résidences.

Cette section continue d'être administrée avec la partie rurale de Saint-André-Avellin. Cette séparation envenime la rivalité entre les deux partis municipaux. Une concurrence échevelée s'ensuit.

Le pont du Merisier brûle mystérieusement à un certain moment. Ce pont donnait accès à la population de Ripon avec sa partie rurale pour venir s'approvisionner chez les marchands du Petit village et aller au bureau de poste de Val Quesnel. Sans ce pont, les habitants de Ripon et des environs doivent passer sur une route secondaire qui aboutit au rang Saint-Louis et, de là, à l'entrée du Grand village où ils peuvent se pourvoir de tout ce dont ils ont besoin, sans passer par le Petit village ou s'y rendre. Lors de la reconstruction du pont, les citoyens lésés du Petit village auraient même senti le besoin de garder le pont jour et nuit, munis d'armes à feu.

Au début du vingtième siècle, les classes sociales sont nettement distinctes. Pendant nos premières années d'école, nos compagnons de classe du village ne s'occupaient pas de nous. Nous leur étions totalement indifférents; comme les autres enfants de cultivateurs, ils nous ignoraient. Mais lorsque mon père quitte sa ferme, en 1915, pour venir établir une industrie de béton dans le Petit village, sa famille n'est pas pour autant classée parmi la haute société. Aux yeux de plusieurs gens

nantis, nous demeurons la classe inférieure des enfants de cultivateurs pauvres.

Les enfants à chemise blanche avec bouche de ruban au cou, pantalons bien pressés, bottines cirées, ne tardent pas à nous le faire comprendre dès les premiers jours de la rentrée à l'école. Ils nous interpellent avec dédain: «les Allemands», «les Saccarailles». L'arrière-grand-père de mon père était d'origine allemande et se nommait Zacharie.

Nous nous sentons frustrés et lorsque nous racontons nos déboires à nos parents, mon père nous encourage ainsi: «Mes enfants, ne vous occupez pas d'eux. Soyez honnêtes, travailleurs et économes. Vous êtes intelligents; vous réussirez mieux qu'eux dans la vie.» La théorie est bien juste mais pas facile à appliquer. Nous jugeons souvent qu'il est nécessaire de répliquer, surtout lorsque nous sommes traités comme des compagnons dangereux et méchants. La bisbille commence et finit souvent par une bataille.

La bonne humeur de notre mère change lorsqu'elle nous voit arriver avec nos vêtements à nettoyer et à raccommoder, et parfois même hors d'usage. Notre père l'appuie: «Il me semble, mes enfants, que vous pourriez éviter ces dégâts; votre mère a raison.» Nous l'approuvons car nous ne sommes jamais heureux de revenir à la maison dans un tel état. Nous sommes malheureux de causer un surcroît de travail à notre mère que nous aimons beaucoup. Malgré nous, les mêmes bagarres se répètent plusieurs fois. Un peu plus tard, des «bavassements», souvent faux, racontés à la maîtresse nous attirent des châtiments immérités. Lorsque cela se produit et que nous connaissons les auteurs du délit pour lequel nous avons été châtiés, les comptes se règlent après la classe pendant le parcours entre l'école et chez nous, souvent dans la côte de la petite rue de la grotte, près de chez monsieur Châtelain.

Mes deux frères et moi ne faisons qu'un quand il s'agit de nous défendre. Nous ne sommes pas batailleurs, nous ne commençons jamais la bagarre; mais lorsque nous sommes attaqués, nous savons nous défendre. Nous ne tolérons pas non plus les injustices quand nous pouvons découvrir les auteurs. Au cours de l'année scolaire, nous sommes devenus, sans provocation, les enfants du Petit village les plus redoutés face à certains enfants prétentieux du Grand village.

Un après-midi, pendant les vacances de Noël, je traîne mon frère Frank dans une «sleigh» sur le trottoir tout près du magasin Corbeil. Soudain, Frank me dit: «Voilà Rosette, la soeur de Gaston.» Gaston fait partie du groupe nanti du Grand village; pas besoin d'en dire plus. Je continue ma route,



impassible. Rendue près de nous, cette jeune fille distinguée du Grand village donne un coup de pied à mon frère sur le traîneau, en lui disant: «Décolle de sur le trottoir, espèce de saccaraille.» Je n'ai pas le temps de revenir de ma surprise, que Frank frappe à coups de poing Rosette qu'il a renversée par terre. Elle réussit à se soustraire à ses coups et s'éloigne en disant: «Ton père va payer mon manteau que tu as déchiré.» Le lendemain, la mère de la jeune effrontée vient montrer le manteau à ma mère. Connaissant les faits que nous lui avons racontés, maman consent à réparer le manteau mais non sans préciser à la dame que Rosette a, la première, attaqué les garçons.

### *La guerre 1914-1918*

Un soir d'automne, ma mère nous dit avant de faire notre prière: «Mes enfants, vous vous souvenez qu'à la fin de l'été dernier, lorsque nous étions encore sur la ferme, je vous avais dit de demander au petit Jésus de protéger le Canada de la guerre déclarée en Europe?» «Ah! oui, qu'on lui répond tous les trois, nous avions assez peur, nous prenions du temps à nous endormir. La nuit, nous faisions de mauvais rèves, nous voyions des soldats allemands avec des baïonnettes, cachés derrière les fenêtres. Après, tu nous as expliqué qu'il n'y avait pas de danger que les soldats viennent se battre ici car l'océan, la grande étendue d'eau qui sépare le Canada de l'Europe, serait bien trop long à traverser avec de gros bateaux de guerre. Et même si c'était possible, il y a beaucoup de soldats et de marins canadiens et américains qui les arrêteraient avant qu'ils ne puissent débarquer. Maintenant, cela ne nous fait plus rien mais on demande chaque soir au petit Jésus de protéger tout le monde.»

Ma mère prend un air plus sérieux et nous dit: «Mes petits, il va falloir prier encore bien fort et demander à Jésus de protéger nos hommes afin qu'ils ne soient pas obligés d'aller se battre en Europe. La guerre s'est aggravée. Plusieurs pays doivent envoyer des soldats combattre les Allemands.» Nous prenons la chose bien au sérieux mais n'entretenons plus de craintes.

Mon père lit les journaux régulièrement; il est souvent question, dans ses conversations, des nouvelles de la guerre d'Europe. Il se tient au courant de tous les événements. Le 28 juin 1914 alors que François Ferdinand, héritier du trône d'Autriche est assassiné à Sarajevo, par un étudiant serbe, mon père prédit que la guerre est proche. La révolution des

tsars de Russie est très envenimée et l'Allemagne entretient une puissante armée. Le 4 août 1914, Guillaume II d'Allemagne déclare la guerre à la France. Ce qui fait dire à mon père que cette guerre va durer longtemps car plusieurs pays sont concernés. Effectivement, elle durera plus de quatre ans.

En 1915, le gouvernement fédéral, sous la direction de Sir Robert Borden, organise une propagande très poussée pour l'enrôlement de soldats volontaires à défendre la France. Mais l'armée de l'Allemagne est si puissante qu'elle gagne de plus en plus de terrain. En 1917, la conscription est votée. Tous les hommes non mariés âgés de vingt et un ans ou plus doivent se rapporter à certains bureaux militaires afin de passer un examen médical; s'ils sont en bonne santé, ils sont immédiatement engagés pour l'entraînement. Évidemment, plusieurs ne se présentent pas. Une police militaire est alors formée pour rechercher ces récalcitrants, avec ordre de les amener immédiatement, de gré ou de force, devant la Cour militaire. Ces policiers sont nommés des prévôts, et redoutés comme la peste; ils sont en fonction jour et nuit à la poursuite des conscrits qui se cachent pour ne pas être pris.

Certains passent la journée dans le bois et ne rentrent que tard le soir pour se coucher; ils retournent se cacher le lendemain, avant la levée du jour. Plusieurs sont munis d'armes à feu et n'hésiteraient sûrement pas à abattre un prévôt qui voudrait les arrêter. D'autres restent à leur occupation en surveillant constamment l'arrivée de tout étranger afin d'avoir le temps de se cacher dans le grenier de la maison ou dans la cave où ils se sont fait une cache. L'un d'eux a bâti un faux fond sous le carré à patates; il y entre en soulevant une pièce du mur en arrière de laquelle il a creusé un trou pour s'introduire dans sa cache, après quoi il replace facilement la pièce par en dessous et rien ne paraît de l'extérieur. Un autre a creusé un carré sous la dernière marche de l'escalier de la cave et s'y glisse en enlevant de vieilles boîtes vides pêle-mêle qu'il ramène tant bien que mal en dessous des dernières marches. Il frissonne chaque fois que les prévôts descendent l'escalier. Ceux-ci vont souvent visiter la maison de fond en comble car ils sont au courant de sa présence par certains informateurs payés quelques dollars si leurs renseignements permettent d'arrêter un conscrit. Des fils de cultivateurs se cachent dans des carrés de foin à la moindre alerte.

Quelques jeunes gens, deux ou trois ensemble parfois, passent toute la période de la conscription dans des *ouaches* construites de bois rond, bien dissimulées avec des branchages dans des forêts denses environnantes. Ils sont équipés contre



le froid et bien armés. Différents membres de leurs familles leur portent des victuailles à tour de rôle lorsqu'il fait noir et ne prennent jamais la même route afin d'éviter toute trace. La tension nerveuse de ces jeunes, à la pensée d'aller s'exiler et d'exposer leur vie, est sans borne. S'ils étaient découverts, ils n'hésiteraient pas à abattre autant de prévôts que nécessaire avant de se livrer. À la fin de la guerre, malgré leur joie, certains doivent subir une réadaptation assez pénible à la vie en liberté.

Dans presque tous les villages et les petites villes, où tout le monde se connaît, il y a des délateurs de conscrits qui n'hésitent pas à aider les prévôts, moyennant quelques dollars, en dénonçant les endroits et les noms de ceux qui se cachent. Un après-midi, un automobiliste arrête à proximité de travaux d'excavation pour lesquels mon père a un contrat et où il emploie cinq ou six jeunes gens. Descendant de sa voiture pour regarder les travaux, il dit, à demi badinant: «Il y a de la belle chair à canon ici.» Au même instant, les deux hommes qui creusent dans le trou avec un pic et une pelle sautent en dehors, le pic tendu au bout du bras, et s'élancent vers l'intrus qui déguerpit, grimpe dans son auto et démarre aussitôt. L'un des deux hommes est mon jeune oncle Willie; il est blanc comme un drap et dit à mon père: «Cet homme-là est un maudit vendeur de conscrits, s'il ne s'était pas effacé on l'aurait tué. Notre peau ou la sienne!»

Cet homme et d'autres ont la réputation d'être des délateurs acharnés. Ils sont craints et détestés encore plus que les prévôts qui, au moins, agissent ouvertement. Peu de temps après cet incident, quelqu'un tire une balle qui traverse le pare-brise de son automobile et lui effleure la tête de quelques pouces. On ne le voit plus circuler sur les routes pendant quelques semaines et il ne fait aucun commentaire, ce qui fait croire encore davantage à sa culpabilité.

Lorsque l'armistice est signé le 11 novembe 1918, un grand nombre de familles canadiennes ont perdu un être cher, et même plus d'un. Quelques autres, plus chanceuses, voient revenir leurs fils qui s'étaient rendus jusqu'à la côte, prêts à prendre un bateau pour l'Europe.

### *En quarantaine*

Vers l'âge de dix ans, je reviens de l'école sans entrain. Au souper, je mange à peine, je refuse même le bon pâté aux pommes dont je suis habituellement si friand. Ma mère, à qui n'échappe pas grand-chose de mon comportement, s'approche

de moi et demande: «Qu'est-ce qui ne va pas?» En même temps, elle met sa main sur mon front et dit: «Tu fais de la fièvre; ne sors pas avec les autres ce soir.» Je n'en ai aucun désir. Au contraire, à peine sorti de table je vais me coucher. Sans doute inquiète, ma mère vient m'examiner: «As-tu mal aux oreilles ou à la gorge?» À ma réponse négative, elle dit: «Tu fais beaucoup de fièvre, je vais prendre ta température.» Le thermomètre indiquant cent trois degrés, elle juge bon de téléphoner au docteur Baulne qui lui recommande: «Envoie quelqu'un chercher des pilules; donne-lui en une immédiatement et à toutes les quatre heures par la suite. Donne-moi des nouvelles demain matin.»

Tôt le lendemain, ma mère téléphone au docteur Baulne: «Je veux que vous veniez le voir; je lui ai donné les pilules aux quatre heures sans manquer, mais sa température n'a pas baissé. Il est agité et n'a pas dormi de la nuit, se plaignant de mal à la tête.» Le docteur accourt, prend ma température puis regarde ma gorge en m'abaissant la langue avec une petite cuillère — ce que j'appréhende toujours. Ce sont ensuite les oreilles et les poumons. Le bon gros docteur colle son oreille à différents endroits sur mon thorax nu et dans mon dos en me disant de respirer fort, la bouche ouverte. Il me palpe le ventre et demande si j'ai des douleurs. Ayant terminé, il referme sa petite valise noire et sort de la chambre, suivi de ma mère.

En revenant auprès de moi, celle-ci me dit: «Tu fais beaucoup de fièvre, c'est pour cela que tu as mal à la tête et au coeur. Le docteur dit de continuer les petites pilules blanches, de rester au lit et de boire beaucoup. Ton père va aller chercher des citrons et je vais te faire une bonne limonade. Le docteur reviendra ce soir.» Ma mère me paraît bouleversée mais, dans l'état où je suis, je ne m'en préoccupe guère. Le soir, lorsque le docteur revient, il n'y a aucun changement. Je passe encore une nuit blanche. Après une autre visite du docteur, le lendemain matin, j'apprends que je fais une maladie contagieuse qui se nomme la fièvre typhoïde et que notre maison est placardée. Aucun membre de la famille n'a le droit d'aller dans un endroit public durant quarante jours. «Le principal, Ernest, c'est que tu guérisses. Cela va être long, quarante jours à la maison, me dit mon père, mais avec les bons soins qu'on va te prodiguer ta fièvre va cesser, tu vas te sentir plus fort et tes frères pourront venir dans ta chambre s'amuser avec toi.»

Deux semaines plus tard, je suis sur pied sans complication. Je peux jouer avec mes frères qui ont accepté de grand coeur ces vacances imprévues de quarante jours. Comme nous



sommes au début de l'année scolaire, cette absence forcée n'entrave pas le succès des examens de fin d'année.

### *Guérison providentielle*

Au début des vacances, je commence à ressentir des douleurs dans tous les membres. Ma mère me frictionne pendant quelques jours avec de la *Fiole forte*, médicament analgésique populaire. Constatant de l'oedème à mes poignets, mes genoux et mes chevilles, me voyant de plus en plus souffrant, elle fait venir le docteur Baulne.

Celui-ci appelle ma mère par son prénom car, toute jeune fille, elle avait été au service de sa famille et il l'estime beaucoup. Après m'avoir examiné, il lui dit: «Marie-Louise, ton garçon a les rhumatismes inflammatoires. C'est une maladie qui dure longtemps et qui peut affecter son coeur. Le seul remède efficace, c'est la teinture d'iode; applique-lui en une bonne couche et enveloppe ses membres dans de la ouate deux fois par jour. J'arrêterai demain.»

Ma mère, insurpassable en dévouement et en tendresse pour sa famille, commence les traitements prescrits. Elle me répète souvent: «Tu vas voir, ça va aller mieux, ça sera pas long, tu vas pouvoir travailler avec ton père et gagner de l'argent.» J'ai onze ans. Il est entendu que mon père, ayant passablement d'ouvrage, nous engagera pendant les vacances et nous paiera. Ce qui est très important pour mes frères et moi.

Le docteur Baulne vient chaque jour. Malgré les traitements sans interruption, la maladie ne régresse pas et mes articulations sont de plus en plus douloureuses; les calmants que le docteur prescrit ne me soulagent pas. L'oedème est plus prononcé. Je ne dors plus et mes cris de douleur empêchent la famille de dormir. Ma mère passe une dizaine de nuits à mon chevet, impuissante à me soulager mais sa présence me réconforte moralement. Désespérée après m'avoir vu souffrir affreusement toute une nuit, elle téléphone au docteur Baulne vers six heures le matin. Il lui répond qu'il part pour une visite à Ripon et qu'il arrêtera en passant. «Ça ne va pas, mon garçon?» En pleurant, je fais un signe négatif. Il m'examine de nouveau et descend dans la cuisine avec ma mère qui est morte de fatigue et d'inquiétude. «Ma fille, je crains pour la vie de ton garçon. Si l'inflammation continue à monter, il va mourir.»

Comme maman tarde à revenir, je l'appelle avec impatience. En arrivant, elle m'explique: «Mon pauvre Ernest, je suis à préparer le déjeuner des autres.» Elle ne veut pas montrer son angoisse; elle était restée en bas pour cacher les larmes qu'elle

ne pouvait retenir. Je souffre surtout des brûlures causées par l'iode. «Je vais appliquer de la vaseline sur tes brûlures, bien doucement pour ne pas te faire mal.» J'éprouve plus de soulagement par sa tendresse que par la vaseline; j'ai confiance en elle, je comprends qu'elle se dépense sans restriction pour essayer de me soulager.

L'après-midi, vers trois heures, madame Louis Durocher, une fermière de la Petite Herse, vient livrer le beurre qu'elle fait pour quelques clients. Elle s'informe de la famille mais remarque que ma mère est bouleversée. Celle-ci lui raconte la dernière visite du docteur Baulne, le matin. Madame Durocher lui dit: «J'aimerais cela le voir, ton fils.» En me voyant, elle me demande: «Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon?» Elle n'attend pas ma réponse et se met à examiner mes mains, mes coudes, mes genoux et mes chevilles sur lesquels elle fait un petit signe de croix avec son pouce. En sortant de la chambre, elle se retourne et me dit: «Je vais revenir te voir ce soir.»

Sans pouvoir l'expliquer, la présence de cette femme peu loquace, au regard bienveillant, tout de noir vêtue, me fait éprouver un sentiment de bien-être et de confiance, malgré mes souffrances. J'ai hâte de revoir madame Durocher qui doit marcher un mille et demi pour revenir. Vers les sept heures du soir, lorsque je la vois dans la porte de ma chambre, elle m'apparaît comme mon sauveur. Elle demande à ma mère de la laisser seule avec moi.

Elle fait encore de petits signes de croix, comme l'après-midi, me remet une courte prière et me donne plusieurs petits crucifix de papier de soie: «Quand tu auras trop de douleur, roule un petit crucifix et avale-le puis récite la prière.» Ma mère apprend par la suite que madame Durocher est allée s'agenouiller devant l'église, au pied de la grande statue du Sacré-Coeur, en retournant chez elle.

Une espérance inconnue m'envahit; j'avale les petits crucifix et je récite la prière avec beaucoup de ferveur. Dans le cours de la veillée, le mal ralentit au point que je réussis à m'endormir. Ma mère, me voyant plus calme, va se reposer dans la chambre en face et, n'étant pas dérangée par mes plaintes, elle s'endort.

Tôt le lendemain, je me réveille surpris d'avoir moins de douleurs et de constater que je n'ai plus d'oedème. J'appelle ma mère; «Viens voir, j'ai désenflé!». Elle accourt et n'en croit pas ses yeux. Folle de bonheur, elle réveille mon père et toute la maisonnée. L'après-midi, ma mère raconte au docteur Baulne, dès qu'il entre, ce qui s'est passé depuis la veille. Il monte me voir et paraît surpris. «Je n'ai plus d'affaire ici; mets-lui de la vaseline sur les brûlures d'iode pour le soulager.»



Lors de sa livraison suivante de beurre, madame Durocher vient me voir: «Si tu ressens des douleurs de temps à autre, récite la prière.» Ce que je fais pendant plusieurs mois, jusqu'à ma guérison complète.

Cette courageuse femme éleva une famille nombreuse, soit six garçons avec qui j'eus d'heureuses relations plus tard: Sylvio, Louis, Edgar, Napoléon et Antoine ainsi que trois filles: Nathalie (madame Henri Charron), Dolorès (madame Laurent Calvé) et Lorenza, institutrice. C'était une grande femme ayant une foi inébranlable, une force et un courage remarquables. Elle était reconnue pour sa dévotion au Sacré-Coeur et pour sa piété. J'ai toujours cru qu'elle avait obtenu ma guérison par miracle. Je ne suis pas le seul pour qui elle obtient de tels miracles.

Madame Louis Durocher, née Alma Desmarais, était une sainte femme; elle mourut à l'âge de cinquante ans.

### *École buissonnière*

Après les vacances de l'été, nous ne nous adaptons pas facilement à la routine de l'école. Vers douze ans, plusieurs moyens sont bons pour s'en esquiver. Un certain avant-midi de septembre, en allant dîner, Joseph Lemire, Tit-Jean Bourgeois et moi décidons de ne pas retourner en classe, l'après-midi. Nous préparons notre pique-nique avec grand soin. Joseph, le plus *en moyens* des trois, arrête au restaurant de la vieille madame Berthiaume, achète des cigarettes Derby, des barres de chocolat et des *peanuts*; tout de suite après le repas, je sors en cachette par la porte de côté, ma carabine de calibre vingt-deux, des cartouches à balles et à plomb; Tit-Jean n'a pas de charge, il est trop jeune.

Nous prenons la direction de l'école mais, rendus près du pont, nous traversons la cour de Bazile Périard jusqu'au fond où est le garage que loue Splendien Charlebois. Nous vérifions dans le tas de vieux pneus si nos sacs d'école sont encore là où nous les avions cachés en venant dîner, et nous prenons le champ pour aller vers le petit boisé de Michel Whissell dans le rang Sainte-Julie.

Sur la colline, nous nous installons sur un rocher près d'une énorme épinette séchée que le vent a fait tomber. Nous commençons aussitôt à fumer nos bonnes cigarettes, tout en mangeant le chocolat et les *peanuts*. Tout à coup, Tit-Jean aperçoit un écureuil mais, pendant que je charge ma carabine, il s'est éloigné. Nous partons à sa poursuite et finissons par l'abattre. Au même moment, un bruit insolite attire notre

ne pouvait retenir. Je souffre surtout des brûlures causées par l'iode. «Je vais appliquer de la vaseline sur tes brûlures, bien doucement pour ne pas te faire mal.» J'éprouve plus de soulagement par sa tendresse que par la vaseline; j'ai confiance en elle, je comprends qu'elle se dépense sans restriction pour essayer de me soulager.

L'après-midi, vers trois heures, madame Louis Durocher, une fermière de la Petite Herse, vient livrer le beurre qu'elle fait pour quelques clients. Elle s'informe de la famille mais remarque que ma mère est bouleversée. Celle-ci lui raconte la dernière visite du docteur Baulne, le matin. Madame Durocher lui dit: «J'aimerais cela le voir, ton fils.» En me voyant, elle me demande: «Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon?» Elle n'attend pas ma réponse et se met à examiner mes mains, mes coudes, mes genoux et mes chevilles sur lesquels elle fait un petit signe de croix avec son pouce. En sortant de la chambre, elle se retourne et me dit: «Je vais revenir te voir ce soir.»

Sans pouvoir l'expliquer, la présence de cette femme peu loquace, au regard bienveillant, tout de noir vêtue, me fait éprouver un sentiment de bien-être et de confiance, malgré mes souffrances. J'ai hâte de revoir madame Durocher qui doit marcher un mille et demi pour revenir. Vers les sept heures du soir, lorsque je la vois dans la porte de ma chambre, elle m'apparaît comme mon sauveur. Elle demande à ma mère de la laisser seule avec moi.

Elle fait encore de petits signes de croix, comme l'après-midi, me remet une courte prière et me donne plusieurs petits crucifix de papier de soie: «Quand tu auras trop de douleur, roule un petit crucifix et avale-le puis récite la prière.» Ma mère apprend par la suite que madame Durocher est allée s'agenouiller devant l'église, au pied de la grande statue du Sacré-Coeur, en retournant chez elle.

Une espérance inconnue m'envahit; j'avale les petits crucifix et je récite la prière avec beaucoup de ferveur. Dans le cours de la veillée, le mal ralentit au point que je réussis à m'endormir. Ma mère, me voyant plus calme, va se reposer dans la chambre en face et, n'étant pas dérangée par mes plaintes, elle s'endort.

Tôt le lendemain, je me réveille surpris d'avoir moins de douleurs et de constater que je n'ai plus d'oedème. J'appelle ma mère; «Viens voir, j'ai désenflé!». Elle accourt et n'en croit pas ses yeux. Folle de bonheur, elle réveille mon père et toute la maisonnée. L'après-midi, ma mère raconte au docteur Baulne, dès qu'il entre, ce qui s'est passé depuis la veille. Il monte me voir et paraît surpris. «Je n'ai plus d'affaire ici; mets-lui de la vaseline sur les brûlures d'iode pour le soulager.»



Lors de sa livraison suivante de beurre, madame Durocher vient me voir: «Si tu ressens des douleurs de temps à autre, récite la prière.» Ce que je fais pendant plusieurs mois, jusqu'à ma guérison complète.

Cette courageuse femme éleva une famille nombreuse, soit six garçons avec qui j'eus d'heureuses relations plus tard: Sylvio, Louis, Edgar, Napoléon et Antoine ainsi que trois filles: Nathalie (madame Henri Charron), Dolorès (madame Laurent Calvé) et Lorenza, institutrice. C'était une grande femme ayant une foi inébranlable, une force et un courage remarquables. Elle était reconnue pour sa dévotion au Sacré-Coeur et pour sa piété. J'ai toujours cru qu'elle avait obtenu ma guérison par miracle. Je ne suis pas le seul pour qui elle obtient de tels miracles.

Madame Louis Durocher, née Alma Desmarais, était une sainte femme; elle mourut à l'âge de cinquante ans.

### *École buissonnière*

Après les vacances de l'été, nous ne nous adaptons pas facilement à la routine de l'école. Vers douze ans, plusieurs moyens sont bons pour s'en esquiver. Un certain avant-midi de septembre, en allant dîner, Joseph Lemire, Tit-Jean Bourgeois et moi décidons de ne pas retourner en classe, l'après-midi. Nous préparons notre pique-nique avec grand soin. Joseph, le plus *en moyens* des trois, arrête au restaurant de la vieille madame Berthiaume, achète des cigarettes Derby, des barres de chocolat et des *peanuts*; tout de suite après le repas, je sors en cachette par la porte de côté, ma carabine de calibre vingt-deux, des cartouches à balles et à plomb; Tit-Jean n'a pas de charge, il est trop jeune.

Nous prenons la direction de l'école mais, rendus près du pont, nous traversons la cour de Bazile Périard jusqu'au fond où est le garage que loue Splendien Charlebois. Nous vérifions dans le tas de vieux pneus si nos sacs d'école sont encore là où nous les avions cachés en venant dîner, et nous prenons le champ pour aller vers le petit boisé de Michel Whissell dans le rang Sainte-Julie.

Sur la colline, nous nous installons sur un rocher près d'une énorme épinette séchée que le vent a fait tomber. Nous commençons aussitôt à fumer nos bonnes cigarettes, tout en mangeant le chocolat et les *peanuts*. Tout à coup, Tit-Jean aperçoit un écureuil mais, pendant que je charge ma carabine, il s'est éloigné. Nous partons à sa poursuite et finissons par l'abattre. Au même moment, un bruit insolite attire notre

attention: le pétillement de l'épinette en feu. Apercevant la fumée épaisse et noire qui s'élève déjà à plusieurs pieds, nous réalisons que le propriétaire et les voisins seront bientôt sur les lieux. Nous déguerpissons vers la rivière, où il n'y a pas d'habitations. Tit-Jean, plus jeune que nous, ne sait pas nager; pris de panique, il se met à pleurer. Joseph et moi le tenons par la main et l'assurons qu'il n'y a pas de danger, que nous l'aiderons à traverser car nous savons bien nager.

Aussitôt traversés, nous nous cachons dans les *aunages* au bord de la rivière pour surveiller ce qui se passe autour de l'épinette en feu. On voit bientôt les propriétaires examiner le brasier puis s'en retourner, ayant sans doute constaté qu'il n'y avait aucun danger pour les alentours. Notre affaire est bonne!

En sortant de notre cachette, nous voyons avec ébahissement que nous sommes dans le pacage à vaches sur la ferme des Soeurs de la Providence où il y a un taureau dont nous connaissons bien la malice, l'ayant agacé plusieurs fois tout en restant en sécurité dans une chaloupe accostée sur la rive.

À peu de distance, nous apercevons le boeuf qui *pioche*,signe qu'il n'est pas content de notre présence. Nous grimpons dans un gros arbre tout près. Nous aidons Tit-Jean à monter le premier et nous espérons que le boeuf ne s'occupera plus de nous et s'éloignera. Au contraire, de plus en plus menaçant, il s'approche de l'arbre. Espérant lui faire peur, je commence à lui tirer des cartouches à plombs qui, au début, ne semblent pas l'agacer. Mais après une demi-heure environ, il s'éloigne vers le troupeau, à notre grand soulagement car nous voulons rentrer à la maison à l'heure de la fermeture de l'école. Nous descendons et suivons le bord de la rivière afin de nous cacher jusqu'au pont. Après avoir ramassé nos sacs, nous arrivons chacun chez nous à l'heure habituelle, sûrs de notre affaire.

Peine perdue. La remontrance de mes parents, le soir même, reste fraîche à ma mémoire longtemps.

### *Jeunes fumeurs*

Mes deux frères et moi partageons toujours les mêmes jeux et les mêmes activités, sans tenir compte de la minime différence d'âge: trente-deux mois entre l'aîné et le troisième enfant. Nous avons tôt le désir de fumer la cigarette, croyant nous donner de l'importance comme des jeunes gens qui font notre admiration. À notre point de vue, ils occupent des positions élevées: professeurs, commis de banque ou de magasins, quelques étudiants d'université, etc.



Ayant trouvé quelques mégots, nous décidons de fumer pour la première fois en allant chercher les deux vaches de mon père qui pacagent dans le rang Sainte-Julie. Prendre quelques allumettes dans la boîte sur le mur près du poêle n'a attiré l'attention de personne. En s'en allant, j'allume le premier, puis passe mon *boutte* à Georges qui tire une touche et le passe à Frank qui a tout juste sept ans. Il en aspire plusieurs fois et se met à tousser, me remet le *boutte* que je fume à mon tour. Après deux touches, je commence à tousser aussi. Quant à Georges, il ne tousse pas mais il a mal au coeur. Il nous est impossible de continuer car nous nous sentons trop malades, même jusqu'à vomir et avoir à peine la force de marcher. En arrivant à la maison, nous prenons bien garde de montrer nos malaises car nous savons que maman serait déçue d'apprendre que ses petits gars fument.

Malgré la déconfiture de notre première expérience, nous nous approvisionnons en ramassant tous les *bouttes* que nous trouvons. Au cours de la veillée, les jeunes gens tout endimanchés se promènent sur le trottoir avec leur *blonde*. Ils fument presque tous et ces *doudes* jettent nonchalamment les mégots de leurs cigarettes à moitié fumées. Il y a là les Racine, Laniel, Gatien, Châtelain, et d'autres. Nous les suivons de loin. Lorsqu'ils jettent leur mégot, il se produit des étincelles; arrivés à cet endroit que nous ne quittons pas des yeux, nous repérons facilement le *boutte* que nous nous empressons d'éteindre.

Nous les cachons à l'abri de la pluie, en différents endroits dans les bâtiments, en attendant de les transférer dans les creux des boulins de clôture le long du parcours que nous faisons, aller et retour deux fois par jour, pour amener les deux vaches du pacage à l'écurie et les traire. Il ne reste qu'à apporter des allumettes, et nous sommes organisés pour fumer à l'aise en cachette.

Un après-midi, un de mes frères et moi sommes en train de fumer dans le haut du hangar, dans un carré à grains voisin d'un carré qui sert de parc aux lapins. Ma jeune soeur Odette, qui a cinq ou six ans, monte l'escalier pour venir voir les lapins. Surpris, nous l'apercevons qui nous observe. Témoin de notre conduite, elle peut plus ou moins volontairement rapporter le fait à notre mère. J'invente un stratagème pour l'empêcher d'aller *bavasser*: «Mets le bout de cette cigarette dans ta bouche, tu vas voir comme c'est bon.» Elle y consent innocemment. J'ai à peine mis le bout sur ses lèvres que je lui dis: «Bon, tu as fumé toi aussi; si tu dis à "Samère" que nous avons fumé, nous allons lui dire que toi aussi tu as fumé, et

tu seras punie comme nous.» Par sa réaction craintive, nous savons que nous sommes à l'abri de son indiscrétion.

### *Pendant les vacances*

Dès notre plus jeune âge, mon père nous dédommage en argent pour le moindre travail qu'il nous demande de faire pour lui. Il nous inculque l'esprit du gain, de l'économie et du profit.

Rendus à l'âge de prendre des responsabilités, vers neuf ans, chacun de nous doit, au printemps, prendre soin d'un jeune veau qu'il nous achète avec notre argent gagné dont il tient la liste dans son grand livre. Ces animaux sont gardés dans un enclos sur un terrain de sept à huit acres que mon père possède à environ sept cents pieds de chez nous. Nous l'appelons *la petite terre*.

Chaque matin et chaque soir, nous allons chercher du petit lait à la fromagerie, nous y ajoutons de la farine d'avoine et nous allons faire boire nos petits veaux. Nous observons leur croissance avec intérêt, chacun espérant avoir le plus beau à l'automne.

### *Cueillette de petits fruits*

Quand mon père n'a pas de travail pour nous, ma mère nous envoie cueillir des fruits: fraises, framboises, cerises, suivant la saison. La plupart du temps nous allons sur notre ancienne ferme dans le rang Sainte-Julie. Nous partons le matin avec notre lunch et chacun une chaudière que nous devons remplir avant de revenir. Frank, plus jeune que nous, est moins habile et il lui manque souvent des fruits pour que sa chaudière soit pleine lorsque nous sommes prêts à retourner. Nous l'aidons à en cueillir pour la remplir.

Un après-midi qu'il fait très chaud, nous voulons quitter le champ aussitôt notre tâche terminée, mais Frank est bien triste en voyant sa chaudière aux trois quarts pleine. Georges et moi décidons de régler le problème. Sans perdre de temps, nous versons ses framboises dans l'un de nos chapeaux de pailles, mettons des feuilles dans le fond de sa chaudière et transvidons les fruits par dessus.

Tout heureux d'être payé comme nous, il rapporte son seau à ma mère. Elle s'est sûrement aperçue du subterfuge mais, avec son coeur de mère, elle prend pitié de son petit Frank qu'elle aime beaucoup. Comprenant probablement nos motifs,



vu qu'il démontre tant de bonne volonté à faire comme nous, elle fait mine de rien.

### *Travail sérieux*

L'école terminée, mon père nous procure facilement du travail dans sa manufacture de béton afin d'aider les briqueteurs. Il s'agit de sortir de la cave les fonds contenant chacun sept briques séchées, d'empiler les briques dans la cour et de rapporter les fonds qui serviront de nouveau. Sur les chantiers de construction, nous sommes très utiles pour fournir les briques et le mortier aux briqueteurs.

### *On fume en cachette*

Au cours de l'été, mon père a un contrat avec le boulanger, Napoléon Labrosse, pour poser sur sa maison les briques qu'il lui a vendues. Notre tâche consiste à monter, au moyen d'une échelle, la brique et le mortier, ce qui ne nous embarrasse guère. Robustes et agiles — surtout mon plus jeune frère Frank —, nous montons et redescendons à plusieurs reprises, prenant ainsi de l'avance. Nous profitons de ce temps libre pour aller en arrière de la remise et fumer en cachette; nous craignons que le briqueteur Lagacé ne le dise à nos parents. Lorsque nous entendons: «Briques!, Mortier!», nous éteignons nos cigarettes en pressant le feu avec le bout de nos doigts afin de conserver les mégots et nous accourons aussitôt.

### *«Snacks» aux concombres*

Nous remarquons dans le jardin, près de la remise, un beau champ de concombres mais nous en sommes trop éloignés pour distinguer s'ils sont prêts à manger. Le soir venu, nous revenons vérifier mais retournons bredouilles: ils sont trop petits. Le lendemain midi, ma grand-mère Hay mentionne pendant le dîner que Léandre Chénier a donné de beaux concombres à l'oncle Antoine Richard.

L'emplacement de monsieur Chénier longe *la petite terre* où nous gardons nos veaux. Ne prévoyant aucune difficulté, nous décidons d'aller nous régaler de concombres le soir même. La noirceur venue, nous partons vers le jardin convoité. Dès que la clôture de broche barbelée est traversée, je repère le champ de concombres et commence à tâter pour en trouver. Ne réussissant pas, j'ai l'idée de me rouler sur le champ et,

quand je sens une bosse, c'est un concombre que je lance aussitôt de l'autre côté de la clôture.

J'en ai à peine trouvé quelques-uns que monsieur Chénier ouvre la porte de sa cuisine pour faire sortir son chien. Pris de panique, je cours vers la clôture; en traversant j'accroche ma chemise et ma culotte dans la broche piquante. Le chien aboie. Edmond Whissell, qui imite à s'y méprendre plusieurs cris d'animaux, imite le beuglement d'un veau. J'entends monsieur Chénier s'écrier: «*Torrieu*, les veaux de Dalma sont dans mon jardin, *Clisse*, ils vont tout massacrer.» Le chien se rend jusqu'à nous mais nous n'en avons pas peur, malgré ses aboiements. Monsieur Chénier s'approche du jardin qui n'est qu'à une quarantaine de pieds de la maison; ne voyant pas de veaux, il croit que son chien les a chassés et il rentre dans la maison.

Nous sortons de notre cachette et retournons calmement avec nos concombres dans le hangar chez nous. L'un de nous va furtivement chercher un couteau, la salière et la poivrière, et nous savourons le fruit de notre larcin. En entrant dans la maison, nous entendons notre mère, ignorante de notre conduite, nous dire: «Les petits garçons, lavez-vous, faites votre prière et allez vous coucher. Demain, vous avez une bonne journée à faire.»

Au dîner, le lendemain, mon père annonce: «Léandre Chénier m'a dit que les veaux sont allés dans son jardin hier soir et qu'ils avaient causé des dommages. Allez donc voir la clôture et réparez-la.»

### *Excursion de chasse néfaste*

Les lots en bordure de la rue principale du village ont été cadastrés à même d'anciennes fermes. Les fermiers cultivent leur terre en arrière de ces lots tout en gardant leur domicile au bord de la rue. Le cultivateur en face de chez nous est Antoine Charron. Nous n'avons qu'à traverser sa cour pour nous retrouver en plein champ.

L'automne, après l'école, Frank et moi partons souvent, avec ma vingt-deux, à la chasse aux écureuils; ils viennent en grand nombre s'approvisionner dans le champ de sarrazin. Blottis derrière un arbre, nous ne tardons pas à voir passer un écureuil sur la clôture de boulins; bons tireurs, nous en manquons rarement un. Nous lui coupons immédiatement la queue et jetons le reste. Les queues servent surtout de garniture à nos casquettes et nous les gardons bien précieusement dans une boîte à l'abri des mites.



Une fois, nous découvrons dans la terre un trou qui nous semble celui d'un *siffleux*. Après le souper, Frank et moi revenons étendre un piège à l'entrée de ce trou, en prenant bien soin d'attacher la chaîne du piège à un piquet que nous avons apporté et que nous plantons tout près, afin de pouvoir tirer le piège si la bête l'entraîne dans son trou. Le lendemain, avant l'école, nous allons voir notre piège; il est disparu, donc la bête s'est prise. Pour ne pas lui casser la patte dans le piège, nous tirons la chaîne avec précaution lorsque, à notre grande surprise, nous apercevons une bête puante dans le piège. Nous prenons le piquet pour la tuer. Mais, ni un ni deux, elle projette son liquide défensif et nous arrose abondamment avant de mourir. Nous dégageons rapidement le piège et accourons à la maison, laissant la bête près du trou.

À peine la porte est-elle ouverte que ma mère sent l'odeur insupportable; nous lui expliquons notre mésaventure. Elle nous dit d'aller dans le hangar enlever nos vêtements, et prépare une cuve d'eau chaude dans le *grand côté noir* — pièce non finie et non meublée — ainsi que du savon pour nous laver de la tête aux pieds. Nous remettons des vêtements et des chaussures propres et partons pour l'école en dégageant encore un peu l'odeur incommandante, malgré toutes nos précautions. Le maître et nos compagnons nous tolèrent quand même.

Ma mère enterre nos vêtements et chaussures pendant quelques semaines, dans de la terre noire au bout du jardin, comme quelqu'un le lui a recommandé afin d'enlever complètement l'odeur nauséabonde qu'aucun savon ni aucune lessive ne peut faire disparaître. Peine perdue; nos vêtements ne sont plus portables.

Cet incident nous incite à la prudence et ne se répète plus.

### *Espièglerie avec de la dynamite*

Sur *la petite terre*, près de la coulée, se trouve une pièce de quelques arpents que mon père projette d'ensemencer l'année suivante et il faut la débarrasser d'une dizaine de grosses souches de pin.

Un avant-midi de juillet, mon père me confie cette tâche et mes deux frères m'accompagnent pour m'aider. Nous prenons la dynamite, les *caps* et la fusée nécessaires. Vers trois heures de l'après-midi, toutes les souches ont sauté. Il reste à tirer les racines profondes et à nettoyer le terrain; ce travail sera confié à un homme qui le fera avec ses chevaux.

Avant de retourner à la maison, nous cachons un bâton de dynamite avec un *cap* et une dizaine de pieds de fusée dans le dessin de nous amuser. Nous allons souvent jouer au croquet chez monsieur Quesnel, en face de chez nous. Nous voyons monsieur Jules, comme on l'appelle familièrement, traire sa vache le soir vers six heures, près de la palissade de la patinoire qui longe son terrain. Il s'installe toujours de la même manière, assis sur un petit banc bas à trois pattes. On l'entend répéter presque continuellement, pour tranquilliser la vache: «Là! là! Caillette!» lorsque celle-ci agite sa queue, lève une patte ou fait un mouvement pour chasser les mouches qui l'incommodent. Ce manège nous amuse quelque peu, ses garçons et nous.

Un soir, nous pensons qu'il serait intéressant de voir l'effet d'une détonation auprès de la vache pendant que monsieur Quesnel la trait. On installe la charge de dynamite de l'autre côté de la palissade de douze pieds de hauteur, s'assurant ainsi que l'explosion ne causera aucune blessure à monsieur Quesnel ou à la vache. Nous mettons le bâton de dynamite dans un flacon de verre de quarante onces, y introduisons le *cap* et une bonne longueur de fusée, puis nous bloquons hermétiquement l'embouchure avec du savon du pays et attendons l'heure de la traite. Albert, fils de monsieur Jules, nous observe et prend autant de plaisir que nous au divertissement.

Nous attendons que l'homme se soit bien installé; nous allumons la fusée et partons en courant à toutes jambes dans le champ, nous cachant derrière les cours des maisons jusque chez Bazile Périard, près du pont. Nous traversons la rue et faisons le tour par le moulin à scie pour arriver en arrière de la cour chez nous. La détonation se fait entendre au moment où nous traversons le moulin.

Environ une demi-heure plus tard, quand monsieur Quesnel traverse pour parler à mon père, nous sommes dans la cour avec Albert et nous nous amusons comme d'habitude. Homme intelligent, paisible et bon, monsieur Quesnel dit à mon père: «Dalma, tes gars, il va leur arriver malheur. C'est certainement eux qui ont fait sauter un coup de dynamite de l'autre côté de la palissade, vis-à-vis ma vache pendant que je la tirais. Tu peux t'imaginer le saut qu'elle a fait; j'aurais pu être gravement blessé quand elle a rué. J'ai tombé de mon banc, la chaudière de lait s'est renversée sur moi. Elle est nerveuse sans bon sens, j'ai eu toute la misère au monde pour finir de la traire.»

Il n'est pas de bonne humeur, et avec raison. Mon père répond que ses gars sont en arrière, en train de jouer dans la cour avec le sien. Monsieur Quesnel fait signe à Albert de le



suivre chez lui. Quant à nous, la semonce paternelle à propos de la dynamite nous fait réfléchir pour le reste de la saison.

Le printemps suivant, mon père nous dit: «Les petits gars, il reste quelques souches de pin dans la coulée sur *la petite terre*; j'aimerais les faire disparaître. Prenez de la dynamite, des *caps*, de la fusée et allez les faire sauter. Pour les buttes de mousse (vieilles souches pourries au ras du sol et couvertes de mousse), un demi-bâton suffit.» Ce travail est loin d'être une corvée pour nous. Nous apportons une *canne* de tomates vide pour recueillir les miettes qui tombent lorsque nous coupons un bâton. À la fin de notre dynamitage, la *canne* est remplie; elle servira pour nos divertissements.

Dans le hangar, nous préparons une charge au moyen d'une bouteille vide dans laquelle nous introduisons la dynamite ainsi que le *cap* au bout de la mèche. Nous bouchons le goulot hermétiquement et, à l'appel de notre mère pour souper, nous allumons la mèche et lançons le tout dans le champ de blé d'Inde derrière le hangar. Nous entrons dans la cuisine, lavons nos mains et nous assoyons à la table. La longueur de la fusée employée donne un laps de temps de dix minutes environ avant l'explosion.

Ma grand-mère Mathilda Hay fait frire des oeufs pour le souper. Elle est de tempérament calme et flegmatique mais, au moment de l'explosion, la détonation est si forte que ma grand-mère pousse un cri de mort. Elle lance la poêle en l'air, faisant *revoler* le contenu, six oeufs et la friture, qui éclabousse ceux qui sont attablés. Sitôt les émotions apaisées, nous recevons l'ordre de filer dans nos chambres. Pour nous, le service ne se fera que le lendemain matin. Nous entendons ma grand-mère dire: «Il n'y a rien à leur épreuve. Je me demande ce qu'ils vont devenir.» Dans le fond, elle nous aime bien quand même, et nous aussi.

### *Désennui du dimanche*

Le dimanche, jour de repos, les loisirs sont plutôt restreints après avoir rempli les obligations religieuses du temps. Ma mère est une femme pieuse et douée d'une grande foi; elle ne nous laisse omettre aucune cérémonie religieuse. L'assistance aux vêpres, chaque dimanche après-midi, est un devoir ennuyeux; les chants sont tristes et longs. Il faut se tenir droit, de façon respectueuse, obéir à tous les signaux: assis, debout, à genoux, sans démontrer un signe de lassitude. Bref, ceux qui n'assistent pas aux vêpres assez régulièrement sont

mal vus, surtout les écoliers. Ma mère ne tolérerait aucune absence.

Un dimanche après-midi, elle part visiter sa cousine malade, madame Napoléon Larose, mais s'assure avant son départ que nous assisterons aux vêpres. Vers quatre heures, en revenant de l'église, mon frère Frank me dit en passant devant chez nous: «Regarde donc si "Sonpère" a l'air en maudit avec son journal.» Assis dans le parterre près de la maison, il est tout endimanché: chemise blanche et cravate, ce que nous le voyons rarement porter. Frank ajoute: «Il resterait surpris s'il recevait une douche d'eau froide venant du toit de la maison.» Nous décidons de mettre cette idée à exécution. Nous faisons le tour de la maison, montons un petit baril vide dans la grande échelle continuellement mâtée sur le bord du toit, puis nous la remplissons d'eau avec des chaudières que nous montons une à la fois. Prenant beaucoup de précautions pour ne pas échapper le baril, nous en déversons le contenu tout d'un coup directement sur notre cible. Adieu journal et détente! Mon père se lève, abasourdi. Nous n'attendons pas la suite.

Nous courons vers l'échelle que nous descendons sans en compter les barreaux, et vite vers le champ de blé d'Inde d'Osias Bourgeois. Nous nous dirigeons vers le Petit village (partie nord) et traversons la rue pour aller pêcher au ruisseau de la coulée sur *la petite terre*. Nous avons un filet que nous avons fabriqué et caché sous un bosquet. C'est une poche de jute à l'ouverture de laquelle nous avons fixé un cercle de bois flexible, pour la manipuler suivant les besoins. Nous nous mettons pieds nus et relevons nos pantalons; l'un de nous tient le sac entre ses jambes en travers du ruisseau et l'autre y marche, cent cinquante pieds plus haut, délogeant ainsi les truites des petits bassins où elles se tiennent. Arrivées au filet, elle y entrent infailliblement. Quand le fouilleur arrive, le sac est prestement relevé. Nous prenons quelquefois trois ou quatre belles truites saumonées pesant jusqu'à trois quarts de livre à chaque coup de filet. Vers cinq heures et trente, nous revenons à la maison, contents d'apporter une belle brochette de truites à ma mère. Nous avons pratiquement oublié l'avarie de la douche. Mais l'humeur de notre mère nous rafraîchit la mémoire.

D'une part, elle est mécontente de voir son mari mal vêtu pour un dimanche; puis il y a la tâche de remettre en bon état ses vêtements. L'eau n'est pas tombée du ciel! Malgré les affirmations de mon père qu'il nous a vus, après les vêpres, monter vers le haut du village, elle entretient des soupçons sérieux sur les auteurs du méfait. Notre pêche lui fait plaisir



mais ne l'empêche pas de multiplier ses questions sur nos faits et gestes. Elle a de grands doutes sur notre culpabilité: «Je finirai bien par savoir si c'est vous deux et vous serez sévèrement punis.»

Mon père, plutôt indifférent à l'incident, nous dit comme il le fait souvent: «Mes enfants, si vous voulez réussir dans la vie, soyez travaillants, économes et toujours honnêtes.» Il n'a pas perdu confiance en nous. C'est la leçon la plus profitable. Le remords nous tenaille mais pas au point de faire des aveux.

### *Leçon à un homme déplaisant*

Au cours de la guerre de 1914-1918, un orfèvre nommé William Whiteford vient s'établir à Saint-André-Avellin. Il loue, pour sa boutique et son domicile, une maison appartenant à madame Marinier, près de la rivière à gauche du pont, et voisine de Damien Bélanger.

Le choix de cette maison sur le bord de la rivière a sans doute été motivé par son amour de la chasse et de la pêche, ses principaux passe-temps. Sa chaloupe à moteur à gazoline, fait plutôt rare à cette époque, nous intéresse grandement. Célibataire d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, il aime beaucoup les enfants. Sa bonhomie et sa gaieté le font apprécier de tous les jeunes. Mon petit frère Frank l'affectionne particulièrement car monsieur Whiteford le laisse s'amuser avec ses instruments.

Il nous permet souvent, Georges, Frank et moi, d'aller seuls à la pêche avec sa chaloupe motorisée, ce qui représente beaucoup pour nous car peu de garçons de notre âge ont ce privilège.

Un été vers 1920, un peintre décorateur belge d'une cinquantaine d'années, monsieur Charlier, travaille à la décoration intérieure de notre église que la fabrique fait agrandir et rénover. C'est un artiste renommé qui a peint plusieurs tableaux de grande valeur. Il a une apparence qui ne nous plaît guère: il porte la barbe et les cheveux longs, ne sourit jamais et a toujours l'air de mauvaise humeur. Il n'a pas un caractère agréable, critique tout pour des riens, jamais satisfait. Il ne nous aime pas beaucoup, et nous non plus. Nous l'avons baptisé *le vieux Charlier*.

Le dimanche, il s'installe avec son chevalet dans des endroits pittoresques pour peindre des paysages. Une fois, il demande à monsieur Whiteford s'il ne le conduirait pas avec sa chaloupe sur la Petite-Nation; il veut peindre *le petit bois à Brisebois*, un endroit de toute beauté.

Monsieur Whiteford lui dit: «Je vais vous laisser ma chaloupe avec mon moteur et demander aux gars de Dalma de vous conduire.» Mon frère Frank, qui a onze ans et demi, conduit l'embarcation. Chemin faisant, le vieux Charlier trouve toutes sortes de prétextes pour critiquer. «Vous allez trop vite... vous allez frapper un *billot calant*... on va verser, je ne sais pas nager... vous ne faites pas attention, vous conduisez mal...» et ainsi de suite. Nous menons le peintre au site de son choix. Il s'installe à l'ombre d'un arbre près de la rivière, avec sa chaise pliante et son chevalet, en face d'un paysage magnifique et nous dit de revenir le chercher dans deux heures.

Nous continuons à monter la rivière jusqu'à la gueule du *crique Fret* où, généralement, se tiennent de belles truites saumonées. Nous faisons sauter un coup de dynamite apportée en cachette et nous revenons deux heures plus tard avec une dizaine de belles truites. Monsieur Charlier nous demande de l'attendre encore un peu. Nous traversons la rivière pour pêcher sans le déranger. Quelques minutes après, il nous dit d'un ton bourru: «Je ne suis plus capable de peindre, vous me dérangez trop. Venez me chercher. La prochaine fois, je viendrai seul.»

Nous le trouvons bien détestable car nous avions fait notre possible pour le satisfaire. Frank approche la chaloupe du rivage et descend pour la tenir pendant que le peintre embarque en rouspétant et en maugréant. Il tient précieusement sa toile et son équipement tout en cherchant un endroit pour s'asseoir. Nous commençons à en avoir assez. Le bonhomme nous avait répété à plusieurs reprises qu'il ne savait pas nager. Frank me fait un clin d'oeil significatif, et la chaloupe chavire à la suite d'un faux mouvement. Je surnage immédiatement, la brochetée de poissons à la main. Un instant après, le bonhomme réapparaît à la surface; Frank plonge et, à nous deux, nous le ramenons, un peu étouffé, sur le rivage. À peine remis de ses émotions, il se lamente à propos de sa toile. Je la trouve, flottant à quelques pieds, pendant que Frank plonge et rapporte le chevalet et la chaise.

Le retour se fait plutôt silencieusement. L'attitude de monsieur Charlier laisse entendre qu'il ne nous redemandera pas de sitôt. Cela ne nous contrarie pas.

Malgré l'incident, monsieur Whiteford ne nous refuse jamais par la suite l'usage de sa chaloupe. Sans nous l'avouer, il s'amuse sans doute de la mésaventure car il ne doute pas pour autant de l'adresse de Frank à conduire l'embarcation.



### *Rebuts de billots pour le chauffage*

Les nombreuses sources qui alimentent les ruisseaux qui se déversent dans la rivière Petite-Nation lui procurent un grand débit permanent.

Cette rivière qui traverse le village de Saint-André-Avellin est très importante. Plusieurs lacs du Nord, près desquels les compagnies font leurs chantiers forestiers l'hiver, se déversent dans la Petite-Nation. Au printemps, elle devient l'unique façon de transporter les billots au moyen de la drave. Au moins trois chutes assez considérables et quelques rapides sont sur son parcours; de plus, elle est très tortueuse. Pendant la drave, des hommes sont placés jour et nuit aux endroits dangereux pour les embâcles. Un jour, ma mère nous permet, à Georges et moi, d'aller passer la journée avec son cousin Amédée Nault, surveillant de la drave au pont du Merisier. Elle sait qu'il est fiable et, de plus, c'est un nageur expert.

Après le dîner, Amédée nous dit: «Vous m'avez bien aidé cet avant-midi, vous savez comment vous servir de la gaffe pour repousser les billots. Soyez bien prudents, je vais me reposer un peu, je n'ai pas dormi la nuit dernière.» Nous sommes contents de sa confiance et accomplissons consciencieusement notre travail tout en nous amusant à courir sur les billots et à nous tremper pour nous rafraîchir. En plongeant dans un trou d'air, je m'assomme sur un *billot calant*. Amédée accourt aux cris de Georges alarmé de ne pas me voir remonter à la surface, et me ramène aussitôt sur la rive. Quoique conscient d'avoir failli me noyer, je fais promettre au cousin Amédée de ne pas raconter l'incident à ma mère. Je ne veux pas qu'elle nous empêche d'aller à la *gap* pour les *cartelles*.

Au printemps, les draveurs doivent souvent employer des explosifs quand ils ne parviennent pas à prévenir la formation d'embâcles dans les rapides ou les tournants. Ces explosions brisent plusieurs billes en éclats qui deviennent des rebuts pour la compagnie. Nombre de gens du village ramassent ces éclats qu'on nomme *cartelles*, et en font du bois de chauffage. Cette besogne est accomplie par des adolescents.

À quelques cent pieds du moulin à scie, il y a, au centre de la rivière, un pilier qui retient la chaîne du billot, qu'on appelle le bôme, installé pour servir d'enclos afin d'y retenir les billes de bois à flotter sans prendre le courant, en attendant d'être sciées. Le pilier mesure environ huit pieds carrés et excède d'environ deux pieds la surface de l'eau. Il est bâti de pièces de bois rond et rempli de pierres; nous le nommons le *gap*. C'est le point d'observation pour surveiller la descente des

*cartelles* et, premier arrivé, premier servi. La *cartelle* devient la propriété de celui qui saute et l'attrape le premier. Nous les mettons en tas en attendant de pouvoir les transporter à la maison. Pour nous, c'est parfois avec l'express de l'oncle Louis, le tombereau d'un voisin ou autrement.

Il y a souvent désaccord quand deux personnes arrivent en même temps pour la même *cartelle*. Généralement, les différends se règlent à l'amiable. Mais, une fois entre autres, la chicane éclate entre Alfred Bélanger et moi: «C'est à moi, ce n'est pas à toi.» On en vient aux coups; en roulant par terre, Alfred me mord une cuisse, et je le frappe à coups de poings. Le frère d'Alfred, Léo, beaucoup plus jeune, court à la forge de son père, l'informe de la bataille. Son frère aîné, Raoul, arrive tout essoufflé mais constate que la bataille est terminée. De toute façon, l'intérêt pour les *cartelles* est suspendu ce jour-là.

### *Commerce de cuisses de grenouilles*

Au cours de l'été 1917, ayant appris que notre curé est friand de cuisses de grenouilles et les paye cinquante sous la livre, Georges, Frank et moi désirons profiter de l'occasion pour gagner un peu d'argent. Ça ne sera pas un travail difficile car nous pêchons des grenouilles depuis longtemps tout en nous amusant; notre mère en fait un régal pour la famille.

Nous sommes toujours assurés d'utiliser la chaloupe de monsieur Whiteford. Parfois ma mère prépare un lunch et nous partons l'avant-midi pour aller sur la Petite-Nation jusqu'à la chute des Racines. Les grenouilles se tiennent sur les grèves; nous montons sur le bord de la rive nord et redescendons le long de la rive sud. Chacun rame à son tour, bien lentement; tous sont aux aguets. L'un tient sa canne à pêche à laquelle est attachée une ligne avec hameçon, appâtée par une petite guenille rouge, prête à tendre à la vue d'une grenouille; l'autre se charge de dégager la grenouille de l'hameçon et de sectionner les deux cuisses avec un couteau bien tranchant. Il tient les deux cuisses solidement dans une main, sur le bord de la chaloupe, et les sépare du corps le plus haut possible afin de ne pas diviser les cuisses et, surtout, de ne pas pas perdre la précieuse chair vendue à la pesée.

À l'apparition d'une grenouille, la guenille rouge est balancée devant ses yeux et la touche même afin de la provoquer. Le plus souvent, la grenouille mord à l'appât. Si elle demeure insouciante, on se charge de la tirer avec une carabine de calibre vingt-deux à l'aide de cartouches à plombs.



Lors de ces grandes excursions d'environ sept à huit milles, aller et retour, nous revenons généralement en fin d'après-midi avec cinq ou six livres de cette précieuse denrée alimentaire pour le curé Procule Bélanger qui nous paye rubis sur l'ongle. «Vous êtes bien *smart*, apportez-m'en encore tant que vous pourrez, je vous paierai bien.»

### *Manger en cachette*

Dans l'immense maison de mes parents, les divisions de la partie centrale ne sont pas parachevées. À l'automne, mon père installe dans cette pièce, nommée *le grand côté noir*, un poêle à bois spécial pour le chauffage: le *box stove*. Le tuyau passe par un trou au plafond et longe le grand passage à l'étage afin de réchauffer les chambres, avant d'aboutir à la cheminée. Au printemps, le tuyau est démonté et remisé, laissant une ouverture de dix à douze pouces de diamètre dans le plancher d'une petite chambre inoccupée en haut.

À l'insu de nos parents, cette ouverture est d'une grande utilité pour nous lorsque nous voulons manger avant de nous coucher, ce qui est défendu. Ma mère croit qu'un enfant ou un adulte qui a bien mangé au souper est mieux, pour son bien-être, de ne pas manger avant de se coucher. Mais nous sommes gourmands et, si nous voyons un dessert dans le garde-manger, la tentation nous pousse parfois à la désobéssance, même au larcin.

Un soir d'été, nous sommes en train de jouer à la balle ou à *ticogne-bâton*. Frank sort de la cuisine, où il est allé boire, et nous dit: «"Samère" est à faire des belles tartes pour demain.» Nous sommes tous d'accord pour en manger une avant de nous mettre au lit. Tout est calme; mon père est occupé avec un homme dans son bureau, on voit ma mère qui jase avec tante Clémence dans la cuisine chez l'oncle Louis qui habite le logement contigu que mon père loue. Dans le *grand côté*, nous prenons un carré de carton de dix pouces, en perçons les coins auxquels nous attachons des *cordes de magasin* que nous réunissons à une autre corde assez longue pour l'accrocher au bord de l'ouverture du trou en haut. Sur le carton qui respose sur le plancher, nous déposons une belle tarte à la citrouille séparée en quatre morceaux et volée dans la dépense.

C'est une belle soirée chaude; nous retournons jouer dehors jusqu'à ce que notre mère nous appelle. Mais ce soir-là, nous entrons au premier appel. Après nous être lavés, nous montons bien docilemment, mettons nos *jaquettes* et récitons notre prière. Nous couchons tous les trois dans une grande chambre

à deux fenêtres où il y a deux grands lits de fer émaillés blancs. Mes parents la nomment la chambre des petits gars. Ayant constaté qu'il ne se passe rien d'insolite en haut, ma mère va rejoindre mon père qui lit son journal dans son bureau en avant.

Sur la pointe des pieds, l'un de nous se rend, sans faire de bruit, au trou du tuyau et tire la corde délicatement jusqu'à ce que la tarte soit à sa portée. Il l'emporte dans la chambre et chacun de nous en mange une pointe; pas un n'a assez faim pour avaler la quatrième. Au même moment, nous entendons monter nos parents. Silence parfait!

Quelques instants plus tard, Frank et Georges, qui couchent dans le même lit, s'obstinent à ne pas manger la dernière pointe. Frank glisse l'assiette sous le lit du côté de Georges; celui-ci la lui renvoie en sourdine aussitôt. Puis Frank fait de même et vice-versa. Fatigué du manège, Frank relève la *jaquette* de Georges (couché sur le dos), saisit le morceau de tarte et le lui écrabouille dans le califourchon. Georges saute en bas du lit, se nettoie du mieux qu'il peut avec ses mains, lançant la pâte et la citrouille un peu partout. Puis, blanc de colère, il se tourne du côté de Frank, qui se sauve dans le passage. Georges se lance à sa poursuite avec rage. Frank, sachant qu'il lui est impossible d'échapper à la colère de son grand frère, file dans la chambre de nos parents et saute directement dans le lit, se blottissant entre les deux. Déconcerté, Georges est désarmé.

Ma mère descend de son lit pour aller voir ce qui s'est passé dans notre chambre. Elle ne comprend rien à la *jaquette* toute souillée de Georges, aux taches brunes sur les rideaux et sur les grillages. Ce n'est pas possible que ce soit de la m.....! Devinant sa pensée, Georges a peine à cacher son courroux. Maman pense aussitôt aux tartes à la citrouille, en apercevant l'assiette vide au pied du lit. Elle change les draps et, pendant que Georges va se laver en bas, sort une *jaquette* propre d'un tiroir et rappelle Frank: «Nous réglerons cela demain.» On n'entend aucun commentaire de mon père, qui semble dormir.

En fin de compte, la jouissance de notre larcin est de courte durée. La tournure des événements et l'ignorance du châtiment — qui sera sûrement sévère — nous font réfléchir. Mais c'est surtout la vue du désappointement de notre mère devant le travail que les dégâts lui occasionnent, qui nous bouleverse et nous rend vraiment malheureux. Car nous aimons bien nos parents malgré les récidives de nos étourderies.



### *École à Montréal*

Ma tante Belange vient toujours passer ses vacances chez mon père. Après son mariage avec Maurice Courtemanche, cette coutume continue pour notre plus grand plaisir. L'oncle Maurice est un homme jeune de caractère, gai, toujours de bonne humeur. Il passe la majeure partie de son temps à s'amuser avec nous, les enfants: pêche, camping, excursions sont réservés pour les belles journées tandis que les cartes et le Parchési sont les passe-temps des jours sombres et des soirées. Il n'a pas d'enfant et nous sentons qu'il nous aime beaucoup, ce que nous lui rendons bien.

Pendant les vacances de l'été 1918, oncle Maurice, appuyé par tante Belange, manifeste le désir de m'amener à Montréal pour l'année scolaire, ajoutant qu'il serait très heureux de me garder chez lui gratuitement. Voyant le plaisir que cette proposition me procure et sachant que ce séjour pourrait m'être bénéfique, mes parents n'écoutent pas les sentiments d'ennui que mon absence leur cause et acceptent de me laisser partir.

Quand arrive septembre, je prends le train à Papineauville avec une valise bien garnie de tous les vêtements que, pour la plupart, ma mère a confectionnés elle-même. Lorsque je monte dans l'auto de Jos Paul, qui conduit les passagers au train, les dernières recommandations de ma mère sont de faire bien attention à la boîte qui contient des confitures, des cornichons, du ketchup et autres conserves qu'elle envoie à tante Belange, et de ne pas l'oublier dans le train. Ma tante m'attend à la gare Viger et je monte dans les *petits chars électriques* pour la première fois afin de me rendre chez elle, rue Chabot près de Masson.

Deux jours plus tard, je commence ma septième année à l'école Sainte-Famille, rue Delorimier près de Gilford, où ma tante s'est chargée de mon admission à son retour de vacances.

### *Chirurgie*

Deux semaines après le début de l'école, j'ai un violent mal d'oreilles pendant la nuit. Ma tante sait que ce mal est pratiquement chronique chez moi depuis l'âge de sept ans. Ma mère lui a même demandé de me faire examiner par un spécialiste dès que l'occasion se présenterait. Cette maladie n'a jamais été négligée mais les médecins de campagne, malgré leur dévouement, n'ont pas la compétence pour traiter des cas de récidive aussi sérieux que le mien. Leurs moyens sont limités.

En général, les maux d'oreilles sont traités avec des gouttes d'huile camphrée réchauffée dans une cuillère à thé au-dessus du poêle ou sur la flamme d'une chandelle, puis l'application de flanelles chaudes sur l'oreille. Pour traiter une oreille qui a abouti, c'est l'irrigation avec du peroxyde au moyen d'une seringue.

Dès le matin, ma tante m'amène consulter un spécialiste au dispensaire de l'hôpital Notre-Dame, près de la gare Viger de la rue Craig. D'après son opinion, mes maux d'oreilles répétés sont dûs à des amygdales infectées et à des anéoïdes hypertrophiées. Une date est fixée pour l'opération au dispensaire, où c'est gratuit pour les indigents. Quant aux tympans des oreilles, qui sont perforés, le temps améliorera probablement cet état mais il est possible que je souffre éventuellement de surdité plus ou moins partielle.

À la date convenue, ma tante m'amène, à jeûn, en *petits chars* à huit heures du matin. En entrant dans l'hôpital, elle présente une carte et la religieuse nous conduit dans une grande salle où ma tante s'assoit pour m'attendre. On me fait passer seul dans une petite pièce où une garde-malade me dit d'enlever mes bottines et mon gilet, détache mon col de blouse et me met une grande serviette blanche autour du cou. Elle me conduit, en compagnie de ma tante, dans une salle où il y a une dizaine de jeunes de mon âge, tous déchaussés et portant la grande serviette blanche autour du cou. Ils attendent aussi, accompagnés d'un parent. Elle nous demande de nous asseoir sur un banc; je suis le troisième du bout.

Presque aussitôt une garde-malade vient chercher le premier au bout de mon banc et sa mère va s'asseoir sur une chaise en face. Une quinzaine de minutes plus tard, le jeune sort de la salle d'opération, avec sa serviette toute tachée de sang, tenant un gros tampon sur sa bouche, tout titubant. Deux infirmières le soutiennent, une de chaque côté, et le conduisent à l'autre bout de la salle dans une pièce où je peux voir un petit lit de fer. Sa mère se rend auprès de lui.

On vient chercher mon voisin qui se met à pleurer. Ce n'est pas trop rassurant pour moi, qui dois être le suivant. Ma tante a beau m'expliquer que c'est l'anesthésie au chloroforme qui rend les enfants aussi abattus et leur donne la nausée, que le sang donne une impression pire que ça ne l'est en réalité. Elle ajoute que l'opéré sera rétabli dans vingt-quatre heures, pourra sucer de la glace et manger de la crème glacée pour se nourrir. Je suis plus ou moins rassuré mais je tiens à ma fierté et je ne veux pas laisser paraître mes craintes.



La même scène se répète après une quinzaine de minutes. Le garçon est à peine entré dans la petite chambre avec sa mère que je sens toucher délicatement le bras et je suis la garde-malade dans la pièce fatidique. Avant de m'asseoir sur la chaise d'opération, je vois le sang partout sur le plancher et surtout sur le tablier du docteur qui m'avait examiné. Je n'ai pas le temps de paniquer car on m'applique aussitôt un gros capuchon de caoutchouc sur la bouche et le nez, en me disant de respirer bien fort. À l'instant même, je n'ai plus connaissance de rien. Le sentiment d'horreur que j'éprouvai en voyant la salle d'opération ne m'est revenu à la mémoire que plus tard.

Après être resté couché deux heures dans la petite chambre où je crachais du sang et avais mal au coeur, l'infirmière dit à ma tante: «Il n'est plus sous l'effet de l'anesthésie, vous pouvez le ramener.» Elle lui remet un paquet de serviettes de gaze au cas où je vomirais. Nous prenons le tramway Papineau et en descendons à Masson environ trois quarts d'heure plus tard. Heureusement, nous n'avons à marcher que la distance d'une rue car il ne reste qu'une serviette propre. Arrivés à la maison, ma tante me fait coucher après avoir mis une toile sur l'oreiller, me donne à sucer de la glace que je crache aussitôt parce que ma gorge fait trop mal quand j'avale.

Le lendemain finit par arriver. Le docteur a recommandé de me faire manger des aliments froids; ma tante m'apporte un petit bol de crème glacée. Un régal, malgré les douleurs que je ressens en l'avalant. Je n'en ai mangé que quelques fois car la crème glacée n'est pas souvent servie, c'est un luxe. Ma tante prolonge cette alimentation durant trois ou quatre jours et je ne m'en plains pas.

### *Retour à l'école*

Aussitôt rétabli, je suis content de retourner à l'école où j'avais commencé à me faire des amis. Pendant la récréation, je joue aux *marbres* (vingt pour un sou), aux *allées* (deux ou trois pour un sou suivant la grosseur), aux *smokes* un peu plus chers. Il s'agit de placer une *allée* ou un *smoke* à sept ou huit pieds du tireur qui essaie de le frapper en utilisant le moins de *marbres* possible. Dès que l'*allée* ou le *smoke* est touché, il devient la propriété du tireur et ses *marbres* utilisés vont à celui qui a exposé son *allée*. Le plus adroit gagne des *allées* avec moins de *marbres*.

En dehors des heures de classe, je vais à la *dump* non loin de ma demeure, entre les rues Brébeuf et Saint-André au nord de Laurier. Je ramasse des boîtes de plomb qui ont servi à empa-

queter des caisses de thé, et des rebuts de métals: cuivre, bronze et le reste, que je vais vendre le samedi dans les *pawn shops* de la rue Craig. Je reviens souvent avec un ou deux dollars, ce qui est beaucoup. Une fois, je trouve à la *dump* un beau petit cadran qui fonctionne bien; je l'emporte chez nous et je le garde longtemps. Mes visites au dépotoir sont à ce point rentables que je les continue tard à l'automne, sans jamais me préoccuper des milliers de rats qui fourmillent sur le terrain et me passent souvent sur les pieds quand je déplace des objets.

Fait assez curieux, qui exprime sans doute le respect et l'estime que j'entretiens pour mon oncle Maurice, ma tante Belange et ma tante Éva, je ne consens pas à fumer, même si j'en ai le goût et assez souvent l'occasion, sans que personne ne le sache. Je me sens valorisé par cette attitude.

### *Fléau de la grippe espagnole*

Au cours du mois d'octobre, tout le monde parle d'une épidémie de grippe espagnole, maladie contagieuse inconnue. La personne qui en est atteinte meurt généralement dans les quarante-huit heures. Il arrive souvent que jusqu'à trois ou quatre membres de la même famille meurent dans l'espace d'une semaine. Les autorités médicales recommandent, comme protection en public, de respirer dans un linge imbibé de formaline tenu sur la bouche ou sur le nez, spécialement dans les *petits chars*, et d'éviter le contact des foules. Plusieurs portent aussi un carré de camphre dans un petit sac de coton accroché au cou.

C'est devenu un fléau effroyable. Les crêpes noirs suspendus aux postes sont si nombreux que les autorités municipales défendent, par règlement, d'en faire usage afin de calmer l'affolement des citoyens. C'est pire que la guerre qui vient à peine de se terminer car il n'y aucun moyen de prévention: vieillards, hommes, femmes et enfants, tous sont des victimes éventuelles. Les mortalités sont si nombreuses en si peu de temps qu'il y a pénurie de cercueils. Certains emploient de grandes boîtes de bois qui ont servi au transport de marchandises venant d'outre-mer. Quelques fois, trois membres de la même famille sont déposés dans la même boîte.

Aucun corps n'est exposé. Ils sont roulés dans des couvertures et les entrepreneurs de pompes funèbres viennent les chercher au fur et à mesure, puis les transportent en groupe directement au cimetière. Aucun cadavre des victimes de la grippe espagnole n'est admis dans une église; la cérémonie



religieuse a lieu plus tard, sans la présence de la dépouille mortelle.

Quelques semaines après le début de l'épidémie, ma tante Belange reçoit de ma mère une lettre lui apprenant la mort de l'oncle Adorice. Le pauvre homme avait été épargné pendant les premières semaines de l'épidémie, au cours desquelles sa femme et toute ma famille, sauf ma mère et Frank, ont souffert de la maladie. Il s'est dévoué sans relâche pour les siens: faire l'achat de leurs aliments, s'occuper du chauffage, traire la vache, entre autres tâches.

Un matin de la troisième semaine, il avait dit à ma mère, en apportant la chaudière de lait: «Si au moins je peux rester debout jusqu'à ce que Dalma soit rétabli, je vais pouvoir vous aider. Je vais aller me faire cuire des oeufs et me reposer un peu.» Ce qu'il fit, mais il laissa le déjeuner qu'il avait préparé et monta se coucher. Il ne se releva jamais. Deux jours après, sa femme, Yvonne, frappe dans le mur adjacent au domicile de mon père et crie qu'elle croit son mari mort. Comme mon père est encore au lit, ma mère téléphone au docteur Baulne. Il constate le décès; ma mère appelle Stanislas Lavallée qui vend des cercueils. Celui-ci connaît la stature d'Adorice, six pieds et quatre pouces, et demande à son associé, Alex Picard, de fabriquer un cercueil spécial dans lequel ils le déposent tel quel, enroulé dans ses couvertures. Puis on place le cercueil sur deux bancs dans la pièce avant du bas, en attendant le transport au cimetière le lendemain matin. Quelle nuit d'horreur et de tristesse pour ma tante Yvonne qui n'a pas la force de sortir de son lit, en haut, et pour mon père retenu de son côté.

Épargnés par le fléau, ma mère et Frank ainsi que madame Larose, une voisine, belle-soeur de l'oncle Georges, continuent de soulager les pauvres malades. Quant à nous, à Montréal, nous sommes tous les trois exempts de la maladie.

Fait inexplicable, il semble que plus les gens ont une bonne constitution, plus souvent la maladie est meurtrière. Mon oncle Adorice était doué d'une force herculéenne qui n'eut aucune valeur devant cette terrible grippe.

### *Séjour au Sault-aux-Récollets*

Au moindre malaise, chacun accourt chez son médecin. Ma tante visite le sien, le docteur Lefebvre, rue Papineau près de Mont-Royal. Il lui dit que les gens vivant dans la banlieue sont moins exposés aux contacts. Or, au Sault-aux-Récollets habite la tante Maggie, veuve de Fred Whissell et remariée à un Français du nom de Henri Joubert. Madame Collini — sa fille,

Dorina Whissell —, cousine et amie intime de tante Belange, voyant les craintes de celle-ci à mon sujet, l'invite avec empressement à m'envoyer demeurer avec eux aussi longtemps que nécessaire.

C'est à une bonne heure en *petits chars*. Il faut prendre la ligne Papineau, correspondre à Mont-Royal jusqu'à la rue Saint-Denis et, de là, jusqu'à la rue Crémazie, limite de la ville et terminus du *petit char* du Sault-aux-Récollets. Ce dernier est rapide car il circule en pleine campagne. Au terminus du nord, nous avons une dizaine de minutes de marche avant d'arriver chez tante Maggie. Inutile de dire que nous nous sommes munis de tampons imbibés de formaline pour respirer. Les écoles étant fermées, ma tante vient me reconduire chez ces gens affables et accueillants dont la jovialité me conquiert au premier abord.

Je me lie d'amitié avec les trois fils de la vieille tante Maggie, Dieu-Donné, Jimmy et surtout avec Adélard, à peine plus âgé que moi. Leur soeur Dorina est très gaie et les soirées passent bien vite. Lorsqu'elle chante en s'accompagnant au piano, c'est un véritable concert car elle est douée d'une voix exceptionnelle. J'aime aussi la fillette de Dorina, Carmelle, ainsi que les deux jeunes enfants de tante Maggie issus de son deuxième mariage, une petite fille et un garçonnet avec qui je m'amuse beaucoup.

Le vendredi soir, monsieur Joubert et monsieur Collini reviennent de leur travail. Ils retournent le dimanche soir à la gare Windsor pour travailler comme cuisiniers dans le train qui va de Montréal à Vancouver.

En passant par le marché Bonsecours, ils achètent la viande: poules, lapins, perdrix et autres, consommés la semaine suivante seulement afin de les laisser vieillir. Le samedi matin, j'accompagne les deux hommes dans la laiterie où la volaille est suspendue par les pattes. Ils choisissent les oiseaux qui ont vieilli, les ébouillantent pour les plumer et les nettoient sur une petite table. L'odeur est nauséabonde; parfois même on voit, dans le rectum, de petits vers vivants si nombreux qu'il en tombe sur la table et le plancher.

Après avoir lavé leurs victuailles, ils les mettent dans une grande lèchefrite et les assaisonnent de sel, poivre, oignons, ail et de plusieurs épices que je ne connais pas, afin de les faire cuire au fourneau. Puis c'est la cueillette des pissenlits. L'aide des jeunes garçons est toujours bienvenue auprès des deux hommes. C'est une tâche délicate qui prend du temps. La salade de pissenlits, inconnue dans mon milieu, est délicieuse. Ces cuisiniers l'apprêtent d'une façon spéciale avec de l'huile



d'olive, du vinaigre et différents assaisonnements. L'arôme qui se dégage pendant la cuisson des viandes et leur goût exquis sont inoubliables. La dégustation d'un repas servi en fin de semaine par ces deux cuisiniers est digne d'un roi.

Vers la fin de novembre, l'épidémie a régressé et les écoles sont ouvertes de nouveau. C'est avec regret que je quitte cette famille charmante, en me proposant d'y revenir aussitôt que possible.

### *Cousin de trois ans avec moi*

J'ai recommencé la classe depuis quelques semaines, avec plus ou moins d'enthousiasme, en pensant plutôt aux vacances de Noël qu'aux notes de mon bulletin, lorsque tante Yvonne, veuve d'oncle Adorice, victime de la grippe espagnole, arrive avec son bambin de deux ans et demi. Oncle Maurice lui avait offert d'adopter le garçonnet; il consent à le garder malgré le refus de sa mère de le lui donner en adoption. Le bébé de tante Yvonne, Marguerite âgée de six mois environ, a été laissé aux soins de la famille Alex Picard à Saint-André-Avellin afin de permettre à la jeune maman éprouvée d'apprendre le métier de modiste de chapeaux pour gagner sa vie.

Le jeune Adorice est un enfant attachant; très intelligent, il nous fait souvent rire par ses répliques. Il couche avec moi et je dois fréquemment lui raconter des histoires pour chasser son ennui de sa maman et de son papa. Lorsqu'il pleure, je le serre contre moi car je l'aime comme mon propre frère et lui dit: «On n'est pas des petits moineaux; il n'y a que les petits moineaux qui pleurent.» Il essuie ses beaux grands yeux bruns avec sa grosse main potelée et répond: «On n'est pas des *tits méneaux*.» Il s'endort, consolé et heureux.

Tante Belange lui a acheté un beau costume *Teddy Bear* brun avec bottines de feutre, tuque et mitaines assorties. Après l'école, je l'emmène souvent dans le beau traîneau que l'oncle Maurice lui a acheté. J'éprouve beaucoup de fierté parce que le petit Adorice est très beau. De plus, j'ai le coeur serré à la pensée qu'il n'a plus son père, mon oncle Adorice que j'aimais tant.

### *Enfant de choeur*

À l'école il est question que les garçons voulant servir à l'église comme enfant de choeur n'ont qu'à se procurer une soutane et un surplis et à donner leurs nom et adresse au presbytère de leur paroisse. J'ai déjà été enfant de choeur à

Saint-André-Avellin; ma mère m'envoie ma soutane et mon surplis et je m'adresse à notre paroisse, Saint-Pierre-Claver. C'est un honneur de porter des vêtements semblables à ceux du prêtre, cela procure un sentiment de fierté.

Au cours de l'hiver, un incendie se déclare dans la sacristie et la plupart des vêtements d'église, y compris les soutanes et les surplis des enfants de choeur, sont détruits. Le curé dit aux citoyens que tout est assuré et demande aux parents de remplacer les vêtements des enfants puisque les assurances rembourseront les dommages. Lors du règlement entre la compagnie et la fabrique, le curé annonce que ce qui appartient aux enfants de choeur n'est pas couvert par les assurances. Mon oncle et ma tante, et tous les parents, sont surpris et désappointés. Pourquoi le curé a-t-il dit que tout était assuré si tel n'était pas le cas?

Il reste toujours un doute dans l'esprit de certaines gens. Le curé P. est un de ceux qui aiment empiler des *piastres* pour son église. À toute occasion, il affirme du haut de la chaire qu'il aime les quêtes silencieuses et demande, avec plus ou moins de désinvolture, de remplacer la monnaie par de l'argent de papier. Il est sûrement un bon financier, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'être un bon curé. Cependant, chacun dut payer les frais de sa soutane et de son surplis.

L'hiver passe assez rapidement. À la fin de juin, malgré les différents attraits de mon séjour à Montréal, je suis des plus heureux de retourner dans ma famille. Les gentillesses de mon oncle et de ma tante, les loisirs avec mes compagnons de classe, la présence de mon petit Adorice, la poche de quatre à cinq mille *marbres* et de quelque deux cent cinquante *allées* et *smokes* gagnés, sans compter les quelques dollars de revenu par mes ventes de rebuts chez les regrattiers, tous ces avantages ne valent pas la présence de ma famille.

### *Retour au foyer*

Mon père fabrique de la brique de ciment dans la grande cave de notre maison où est installée sa machine d'une capacité de quatorze pièces, à deux fonds de sept briques chacun. Un homme expérimenté et robuste peut faire de dix-sept à dix-huit cents briques par jour. Il s'agit là d'une grosse journée; seul un homme robuste et entraîné peut accomplir ce travail assidûment.

Après la mort de l'oncle Adorice, mon père a engagé Adolphe Groulx, un homme court, pesant à peine cent cinquante livres mais d'une force extraordinaire pour sa taille. Il travaille



longtemps à la briqueterie de mon père.

Quelques jours après mon retour, je reprends le principal travail des vacances avec mes frères: sortir de la cave la brique séchée sur les fonds et l'empiler dans la cour, rapporter les fonds qui servent de nouveau. Tâche que mon père nous paye un dollar pour mille. Nous sommes toujours encouragés à la vue de la colonne de nos gains inscrits minutieusement dans son grand livre.

Mon père a gardé deux vaches à lait pendant l'hiver, dans la petite écurie annexée au bout du grand hangar au fond de la cour. Il m'offre un marché: traire les vaches soir et matin, les conduire au pâturage à un mille environ et fournir le lait pour la famille; je vends le lait qui reste et garde l'argent. C'est un marché avantageux; je vends sept à huit pintes de lait par jour, à cinq sous la pinte. Certains de mes clients sont Henri Brisebois, Palma Brisebois, Adolphe Groulx, Philias Lagacé, Charles Lévesque. De son côté, mon père est sûrement ravi du marché; sa famille a tout le lait nécessaire et il n'a pas à s'occuper de quoi que ce soit.

Il m'arrive une aventure téméraire mais vite réglée. Un jour que ma mère a besoin d'une plus grande quantité de lait que d'habitude, je lui fais remarquer qu'il m'en reste moins à vendre. Je vais jusqu'à lui dire: «Je trouve que la famille consomme beaucoup de lait.» Lorsqu'elle me fait remarquer que je suis un membre de la famille nourri à même ce lait, je change vite d'attitude et j'en reste pour ma honte.

En été, c'est la cueillette des fruits: fraises, framboises, pommettes et autres pour les desserts et les conserves. Au temps des cerises, ma mère nous demande d'en rapporter une grande quantité pour le vin du temps des Fêtes et des grandes occasions. Mon père aime bien que sa femme fasse du bon vin car il est très hospitalier. Mais il n'en boit jamais une seule goutte, ni d'aucune autre liqueur alcoolique.

Nous ne sommes pas riches mais la dépense est toujours remplie et nous ne manquons de rien. Ma mère est une femme travaillante, économe, très adroite et pourvue d'un grand coeur.

### *Expérience avec les abeilles*

Un soir de juillet, nous sommes en train de jouer à la balle dans un champ voisin, chez monsieur Bourgeois. Il y a Georges et Frank, Émile Larose, Horace Quesnel, Roméo Bricault et moi. À la brunante, Roméo, frère du cordonnier Albert Bricault qui possède quelques ruches d'abeilles, suggère de faire un

*snack* de miel. «Moi, je sais comment aller chercher du miel dans une ruche, dit-il; on n'a qu'à soulever le couvercle et lancer une chaudière d'eau froide sur les abeilles. Pendant qu'elles sont engourdies, on s'empare du gâteau.»

Il est convenu que Roméo et moi apporterons le miel et que les autres s'occuperont... du pain et du beurre et qu'on s'installera dans la cave de mon père. On utilisera les grandes tables de tôle dont se sert mon père pour *l'encannage* des légumes que nombre de gens lui apportent. Ils font ainsi une économie appréciable car mon père ne leur charge pas cher; en outre, la sertisseuse et les bouilloires servent pour la famille.

Un gros chien est attaché près des ruches de monsieur Bricault; nous trouvons préférable de nous rendre au rucher de monsieur Berthiaume, à quelque quatre cents pieds de chez nous. Traverser la clôture de broche piquante qui l'entoure n'est pas un obstacle pour nous. Sur place, Roméo me dit: «Lève le couvercle et je vais les arroser.» Ce qui ne se fait pas sans déranger les abeilles. Sans le savoir, je suis vis-à-vis l'ouverture en avant. Plusieurs abeilles affolées s'agrippent à mes vêtements, jusque dans mon pantalon. Pour traverser la clôture de broche en revenant, ce n'est pas aussi facile. Une ou deux piqûres sur une fesse, suivies de plusieurs autres, accélèrent ma vitesse. Lorsque Roméo arrive, je suis déjà plongé jusqu'au cou dans le baril d'eau que mon père garde à l'entrée de la cave pour ses travaux de béton.

En examinant le gâteau, Roméo constate avec stupéfaction qu'il ne contient pas de miel... mais des oeufs pour la reproduction d'essaims. Raté le festin de miel! Nous abandonnons le gâteau sur la table et chacun retourne chez lui.

Tôt le lendemain matin, je m'empresse de jeter le gâteau dans la grande boîte de ciment qui sert au fumier du cheval d'oncle Louis et de notre vache que mon père garde l'hiver dans la petite écurie. Quant à mon ami Roméo, son frère chez qui il est apprenti cordonnier n'apprend jamais la cause de l'oedème à sa main piquée pendant qu'il transportait le gâteau. La raison que donne Roméo pour expliquer sa maladresse en clouant les semelles? «Hier soir, en jouant chez Dalma, je suis tombé en bas du poulailler.» Monsieur Hermas Berthiaume ignore comment une de ses ruches a été dérangée.

Quelques jours plus tard, mon père arrive à la cave avec un homme qui l'aidera à sortir des tuyaux de béton. Émile commence à déplacer les tuyaux. En entrant dans le tambour, mon père le voit se diriger à la hâte vers la sortie, comme un enragé et en sacrant: «Tab... qu'est-ce qu'il y a *icitte*? Je me suis fait piquer.» Il se tient une oreille en sautillant de douleur.



«Voyons, Émile, ça n'a pas de bon sens; il n'y a pas de guêpes ni de taons dans une cave», répond mon père. Il avait à peine mis la main sur un tuyau qu'il pousse un cri et, en même temps, Émile se précipite dehors, sacrant et criant: «Tab... de cal..., je viens de me faire piquer dans le cou.» Continuant de blasphémer de plus belle, il dit à mon père: «Tu peux sortir tes tuyaux tout seul ou te trouver un autre homme. Sacr..., je ne retournerai pas dans cette maudite cave-là.»

Mon père n'apprend que beaucoup plus tard l'explication de cet incident. Lui-même amateur de tours, il reçoit nos aveux avec indulgence.

### *À l'école anglaise*

Mes parents, sachant l'importance de connaître la langue anglaise, me proposent, au cours de l'été, d'aller à l'école anglaise du rang Saint-Amédé de Papineauville, à sept milles de chez nous. Ce rang dessert une population à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de langue anglaise. Il est séparé de la paroisse de Saint-André-Avellin par une rivière nommée la Petite-Rouge qui circule du nord au sud vers la Petite-Nation qui se jette dans l'Outaouais à Plaisance.

Les arrangements sont pris avec Jack Sutton, président de la commission scolaire protestante et avec la famille Clarence Schryer qu'il nous recommande comme maison de pension. Il s'agit d'un cultivateur assez à l'aise et voisin de l'école. Madame veuve Currens, née Mae Schryer, qui semble avoir la direction de la maison, pose une question à ma mère presque au début de la conversation: «Is Ernest smoking?» À quoi ma mère répond bien sincèrement que je ne fume pas. Personne ne fume dans cette famille. Je prends immédiatement la résolution de ne pas toucher à une cigarette pendant toute l'année. Je tiens ma promesse, ne serait-ce que par respect pour la parole de ma mère.

La veille de la rentrée scolaire, maman me reconduit dans cette famille dont pas un membre ne parle le français. Nous sommes reçus par la fille de monsieur Schryer, Mae, dont le mari est décédé pendant la guerre, et par sa tante Maggie. Au souper, je rencontre monsieur Schryer et ses deux fils, Clarence et Harold, ainsi que le petit Roy, cinq ans, enfant unique de Mae. Cette dernière, âgée de vingt-six ans, s'occupe exclusivement de la tenue de la maison, aidée par la vieille tante Maggie. Je m'aperçois que Mae, si jolie et si gentille, est remplie de bonté et de maturité et que tous la respectent. Ma gêne est vite dissipée en face de ces gens affables. Chacun

essaie à sa façon de me mettre à l'aise et, en peu de temps, je me sens comme chez nous.

Le petit Roy, à l'intelligence vive, m'amène partout aux alentours de la ferme. Son admiration se concentre sur ma carabine vingt-deux; je tire des écureuils et des lièvres. Il est observateur et toujours à l'affût; c'est souvent lui qui me fait voir un écureuil, un lièvre ou autre animal. «*Look, Ernest, on the fence, there is a squirrel, shoot it, shoot it.*» Ou bien: «*Let's go home for supper.*» Pendant ce temps, je lui réponds souvent en anglais sans même m'en apercevoir.

Lorsque j'arrive à la classe, le premier matin, quelle n'est pas ma surprise de voir des filles et des garçons dans la même salle. L'institutrice, Irène MacKenzie, est bienveillante, malgré la barrière des langues. Je me plais beaucoup dans l'école et je me fais rapidement des amis et amies. Clinton Robinson, un jeune de mon âge qui habite proche des Schryer, devient mon meilleur ami. Nous allons à la chasse au canard, à la perdrix ou au lièvre. Un jour, je tue un beau huard: un exploit car c'est un oiseau difficile à tuer. La balle doit le frapper à l'inverse du plumage, autrement elle glisse sur celui-ci et ne tue pas l'oiseau.

Le vendredi, je l'emporte avec fierté chez moi. Lorsque je le montre à notre ami, l'orfèvre Wilfrid Whiteford, il s'empresse de m'offrir de l'empailler; il dit que c'est un oiseau difficile à tuer et qu'il vaut la peine d'être conservé. Vu la compétence de monsieur White (comme nous l'appelons familièrement), je suis content qu'il veuille bien s'occuper de mon huard et je le lui confie. Quelques semaines plus tard, j'aperçois le huard empaillé, bien en vue dans le bureau de mon père tout heureux de dire à tout venant: «C'est mon fils qui l'a tué.»

Pour me transporter les fins de semaine, mon père m'achète une bicyclette de seconde main, au coût de sept dollars. Dans les années 1920, les routes sont tracées à même la surface naturelle de la terre: pentes raides, courbes autour des obstacles, fond sablonneux, glaiseux, rocheux ou autrement. Les déplacements ne se font pas sans avaries. Une crevaison nécessite la réparation d'un pneu; beau temps, mauvais temps je me sers de la petite trousse d'urgence attachée au siège. Il me faut enlever le pneu, en sortir la chambre à air, râper la partie à réparer afin qu'elle adhère à la colle pour la *patcher*. Je dois souvent replacer la chaîne de commande qui quitte l'engrenage. Ces ennuis m'occasionnent une perte de temps d'environ trois quarts d'heure. Pour monter les côtes, je dois marcher à côté de ma bicyclette pendant au moins deux des



huit milles. Mais, ambitieux, fort, courageux et surtout en bonne santé, je suis quand même heureux.

Aux premières neiges, ayant vu de nombreuses pistes de lièvres dans une sapinière marécageuse, à quelque sept cents pieds des bâtiments, je tends des collets. Les lièvres se cachent le jour et sortent la nuit pour trouver leur nourriture. Le matin, je me lève à l'aurore et reviens souvent avec trois ou quatre lièvres, parfois une perdrix que je tue avec ma carabine que j'emporte toujours avec moi. Je les conserve suspendus dans une remise où ils gèlent. Quand je vais chez moi, chaque quinze jours, je les vends à Arthur Gatien, seul commerçant de viande au village. Il me paie dix sous pour chaque lièvre et vingt-cinq sous pour chaque perdrix, ce qui me rapporte parfois deux à trois dollars.

Mon père est propriétaire de la patinoire à Saint-André-Avellin et elle est éclairée à l'électricité. Il me dit d'inviter les Schryer et tous mes amis et leurs parents à venir patiner, n'importe quel samedi soir, sur notre belle grande patinoire éclairée. À quelques reprises, on arganise une partie de patinage: il y a les Robinson, les Sutton, les McCluskey, les Curren, les McNeil, les Kelly et d'autres. L'un d'eux attelle une *team* de chevaux à une grande *sleigh* dans le fond de laquelle est étendue de la paille recouverte de couvertures de laine. Des peaux de mouton servent à recouvrir les occupants pour les protéger du froid. Tous s'assoient pêle-mêle: hommes, femmes, garçons et filles, et chantent tout le long du trajet. Je suis bien content; c'est une vraie joie pour moi de les accompagner, surtout quand il ne s'agit pas d'une fin de semaine où je peux aller dans ma famille.

Je profite souvent d'une *ride* avec Harold Schryer jusqu'au pont Titley où il va voir sa *blonde*, et je marche les quatre milles à faire pour me rendre chez nous. Le dimanche, je dois partir de chez moi tôt l'après-midi si je n'ai pas d'occasion. Il arrive parfois que j'aie la chance de voyager avec quelqu'un qui s'en va à Montebello. Avec grand plaisir, mes parents, hospitaliers de nature, accueillent mes amis.

Après les Fêtes, même durant la semaine, des soirées dansantes s'organisent et ont lieu vers sept heures, à tour de rôle chez la plupart des habitants du rang. Le transport se fait avec des *sleighs* et tout le monde est joyeux. Ces parties de plaisir sont du nouveau pour moi; au début, je me sens un peu maladroit. Mais je ne me fais pas prier longtemps, d'autant plus qu'une compagne de classe, Annie McCluskey que je trouve bien de mon goût, est toujours à ces soirées. Elle est ma première partenaire, je la demande à chaque occasion pour

danser un *set* avec moi. Au fond de moi-même, je l'aime et la considère comme ma première *blonde*. Je la trouve belle, aimable, toujours fine avec moi, elle est intelligente et brillante à l'école; elle me plaît beaucoup. Peu après minuit, chacun est généralement de retour chez soi.

À l'école, Miss McKenzie nous punit souvent en faisant s'asseoir un garçon avec une fille ou vice-versa. Lorsqu'elle s'aperçoit que la punition n'a pas l'air de nous déplaire, c'est la retenue pendant la récréation, de la copie à faire à la maison ou autre chose. Il n'y a jamais de punition corporelle et la discipline semble observée.

Lorsque je passe des dimanches à Saint-Amédée, je vais au *Meeting* à l'église protestante avec mes amis; j'aime la façon dont ils prient Dieu. Tout le monde est debout et recueilli et chante en choeur de beaux cantiques, puis s'asseoit pour écouter le sermon du pasteur. Tout incite à la piété. Lors de ma visite dans ma famille après la première fois où j'assiste au *Meeting*, je raconte mes impressions de leur Église. Ma mère, qui a une grande foi, va voir le curé Procule Bélanger de Saint-André-Avellin afin d'enlever tout scrupule, et lui raconte ma visite à l'église protestante. Il lui explique que je peux être excommunié si je retourne à *la mitaine*. Ce mot, déformation de *Meeting*, est très souvent employé par les Canadiens-français pour désigner l'église protestante. Quand je reviens chez mes parents, l'entrevue avec le curé est discutée. Mon père règle le problème en me disant: «Mon garçon, si cela adonne, vas-y encore; tu es encore mieux là qu'à bien d'autres endroits.»

Après la fonte des neiges, dès que l'état des routes le permet, je reprends ma bicyclette mais le trajet est long est difficile; je me limite à aller chez moi toutes les deux semaines environ. Les jours ayant allongé, je me promène souvent aux alentours avec le petit Roy avant le souper. Faire la chasse aux écureuils, marmottes et autres bêtes n'est pas payant mais cela passe le temps. Roy est content lorsque je tue un écureuil car il en ramasse les queues.

À la fin de juin, c'est la distribution des prix. Je peux parler l'anglais assez couramment et mon séjour dans un milieu étranger m'a apporté une certaine maturité. Mes parents sont satisfaits et moi aussi. Nous sommes au début de l'été 1920; j'ai eu quatorze ans le 16 mai.



### *Ennuis avec un professeur*

Après deux années d'absence: l'une à l'école à Montréal et l'autre à l'école anglaise, ma première journée dans mon ancienne école de Saint-André-Avellin me paraît plutôt sombre. Les cinq années durant lesquelles j'ai fréquenté la petite école du village ont été parsemées d'incidents plus ou moins désagréables, dont la gravité allait en augmentant vu l'envenimement de la rivalité qui s'accroissait avec l'âge.

L'accueil qu'un nouveau professeur, Henri T., nous fait, à Georges et moi, n'est pas des plus bienveillant. Son timbre de voix et même son regard semblent chaleureux quand il s'adresse à nos compagnons; son attitude se refroidit lorsqu'il nous parle. Nous comprenons vite que nous lui sommes antipathiques; sans pouvoir en donner la raison, je peux dire que nous éprouvons le même sentiment à son égard. Nous nous sentons surveillés.

Il a l'esprit pointu, son sourire est sarcastique. Lorsqu'il nous prend en défaut, il devient tyran, cruel et barbare. Son châtiment préféré est l'usage de la règle de chêne longue d'une quinzaine de pouces, large d'un pouce et demi et ayant un demi-pouce d'épaisseur. À l'occasion, il en assène au moins un coup sur chaque main. Suivant son jugement que nous ne trouvons pas juste, il nous oblige parfois à présenter chaque main jusqu'à cinq fois pour recevoir ces coups traumatisants jusqu'au supplice.

Un après-midi, il nous fait mettre à genoux, Georges et moi, près de sa tribune. Après quelques minutes, il approche avec sa règle et nous ordonne de nous lever. Commençant par moi, il dit: «Donne-moi ta main.» Je lui tends la main droite. Debout devant moi, son éternelle pipe dans la bouche, il me fixe de son regard malveillant, semblant trouver satisfaction à me faire languir et voulant sans doute impressionner les élèves. Il s'élance avec sa règle pour me frapper. C'est très difficile de tenis la main tendue longtemps afin de recevoir un coup si douloureux. Instinctivement, je retire ma main et son genou gauche reçoit le coup. Exaspéré, il saisit mon bras droit et, en colère, me frappe avec la règle où il peut car je me débats. Dans l'escarmouche, j'accroche sa pipe qui est projetée près de la porte, je m'agrippe à une poche de son veston qui se déchire. Finalement, il se calme et me fait mettre à genoux, ainsi que Georges resté debout, stupéfait.

À quatre heures, il récite la prière et la classe est terminée. Mais à Georges et moi, il ordonne de rester à genoux. Il se promène de long en large, tenant sa règle à la main, arrêtant

quand il passe près de nous. Au bout d'une dizaine de minutes, il nous dit: «Allez vous asseoir à vos places». Puis il s'installe dans son fauteuil, les deux pieds sur sa tribune, fume sa pipe et s'amuse à balancer sa règle d'une main à l'autre. Nous nous attendons à recevoir une râclée. C'est un colosse de six pieds pesant cent quatre-vingts livres et nous ne sommes que des enfants de douze et quatorze ans. Après un regard entendu, nous sortons furtivement chacun notre coffre de bois franc à trois étages coulissants pour nos crayons. À la suite de la scène précédente, nous sommes décidés à nous défendre farouchement contre toute attaque. Au bout d'une demi-heure, monsieur Henri T. finit par nous dire: «Allez-vous-en chez vous. Nous réglerons l'affaire demain.» Nous ne nous le faisons pas répéter. Les livres et les coffres sont vite placés dans nos sacs et nous sortons sans dire un mot.

Pendant le souper, l'incident de l'après-midi est raconté dans les moindres détails à nos parents qui ne manifestent aucun blâme ni d'une part ni de l'autre.

Le soir, tôt après le souper, le professeur rend visite à mes parents. Au cours de l'entretien, nous nous tenons dans une pièce adjacente au bureau de mon père et dressons l'oreille près du mur. La discussion est assez longue. Vers la fin, mon père lui dit qu'il ne nous a jamais donné une tape et qu'il n'a pas d'ennuis avec nous. «Si j'étais à votre place, j'essaierais cela. Je suis certain que vous auriez plus de succès.» Après le départ du professeur, mes parents nous recommandent une meilleure conduite car, si un tel incident se reproduit, nous pouvons être renvoyés de l'école. Une situation que nous ne désirons pas.

Le lendemain matin, à l'école, le maître est froid et ne s'occupe pas de nous. Cela fait notre affaire, nous avons la paix. De plus, notre prestige auprès de nos compagnons est augmenté car nous passons pour des gars pas peureux. Mais cette indifférence du professeur nous le fait détester davantage. Nous entretenons secrètement le désir de nous venger.

Mon père est propriétaire de la patinoire. Chaque hiver, il organise une mascarade très populaire qui attire de cent vingt-cinq à cent cinquante concurrents. Le professeur Henri T., qui courtise une très jolie fille, mademoiselle Augusta, est un fervent du patinage de fantaisie; cet élégant couple manque rarement les soirées de promenade. Il va sans dire qu'ils se procurent de très beaux costumes pour la mascarade car c'est un honneur de recevoir le premier prix.

Nos parents ne nous permettent pas d'assister à la mascarade mais nous montons sur les bancs de neige en dehors



de la patinoire, d'où nous pouvons facilement admirer les costumes sous les lumières. Nous essayons d'identifier les personnages costumés. Notre attention est attirée par un grand nègre qui ne semble pas savoir patiner. Il passe son temps à longer le mur de la patinoire, titubant, s'appuyant sur une canne. Il porte un beau pantalon rayé et une redingote, il est coiffé d'un chapeau de soie haut-de-forme et porte des gants blancs. Nous remarquons qu'il va souvent faire un tour au centre, avec la princesse, et qu'à ce moment-là il patine un peu mieux. Lorsqu'il revient du centre, il se laisse glisser maladroitement jusqu'au mur et continue de patiner en titubant. Nous l'identifions assez rapidement comme étant le professeur Henri T., et la princesse doit être mademoiselle Augusta. Nous décisons de gâcher la soirée du professeur antipathique et de l'empêcher de recevoir le premier prix.

La muraille extérieure de la patinoire mesure douze pieds de hauteur. À tous les vingt-cinq pieds, il y a des portes de deux pieds carrés à environ cinq pieds du sol, pour permettre de sortir la neige lorsque nous nettoyons la glace. À ces endroits, des bancs de neige de huit à neuf pieds de hauteur sont accumulés. Nous descendons où la neige est moins dure et faisons une grosse boule de neige que nous roulons, pour arriver sur le plus haut banc de neige au bout sud de la patinoire où c'est moins éclairé. La boule doit peser dans les soixante-quinze livres. Nous l'installons tout au bord du mur, à l'extérieur, afin de ne pas attirer l'attention, et nous nous tenons prêts à la faire débouler sur la patinoire au moment opportun.

Notre homme ne tarde pas à répéter le manège de se reposer en s'appuyant gauchement sur le mur; à notre grande satisfaction, il s'installe juste en dessous de nous, devenant ainsi une cible parfaite. Il reçoit la masse de neige directement sur son chapeau. Nous prenons le temps de regarder les résultats: la victime s'est écroulée le long du mur, son haut-de-forme défoncé est renfoncé sous ses oreilles, sa canne est rendue à une vingtaine de pieds. Quelques patineurs sont déjà près de lui. Nous n'attendons pas plus longtemps pour déguerpir et filer en vitesse à la maison, faisant un détour par la cour du deuxième voisin avant de traverser la rue. Mon père est dans son bureau avec Antoine Charron et ma mère a dit, à l'heure du souper, qu'elle irait passer quelques heures chez une amie malade, madame Hermas Berthiaume.

Nous entrons par la porte arrière de la cuisine et montons aussitôt, à pas de loup, nous coucher, omettant la prière et les préparatifs d'usage. À peine au lit, nous entendons notre mère qui arrive et demande à mon père: «Les petits gars sont-ils

rentrés?» Ce dernier répond qu'il l'ignore et ne nous a pas vus depuis le souper. Nous l'entendons monter dans notre chambre où il constate que nous sommes couchés et que nous dormons. En l'entendant redescendre, nous poussons un soupir de soulagement. Fatigués de toutes ces émotions, nous tombons bientôt dans le sommeil.

Le lendemain, nous observons que notre maître se tient le cou raide et qu'il semble d'humeur bourrue. À la récréation, il nous garde en classe et dit: «Hier soir, j'ai été insulté et outragé de façon grotesque et brutale. J'aurais pu être grièvement blessé. Jusqu'à ce que les coupables soient dénoncés, personne n'aura de récréation; vous resterez chacun à votre banc et en silence.» Ni regard ni mouvement compromettant ne se manifeste chez nous trois. À la récréation de l'après-midi, chacun s'attend à rester à son banc. Mais il nous dit: «Allez jouer dehors. J'ai téléphoné à un détective qui saura bien trouver les coupables. Ils seront d'autant plus punis s'ils n'avouent pas eux-mêmes.»

Au souper, mon père raconte à ma mère les détails de cet incident de la mascarade que Aza Bourgeois, préposé à la surveillance de la patinoire, lui a rapportés. Nous mangeons silencieusement mais écoutons attentivement la conversation. Lorsque ma mère dit: «Hier, c'était mardi, Ernest et Georges avaient leur leçon de violon. Ils ne se sont pas attardés après car ils sont revenus avant que je parte pour aller chez Elzire. Ils étaient couchés quand je suis revenue.» Mon père semble rassuré. Il sait que plusieurs personnes peuvent avoir des motifs de ridiculiser ce professeur pédant et déplaisant.

Nous n'avons jamais entendu parler du détective de Henri T. En peu de temps, l'affaire fut oubliée.

### *Leçons de violon*

C'est la première année que nous apprenons le violon. Le printemps dernier, lors de la distribution des prix au couvent, mademoiselle Brisson avait donné un récital de violon avec Églantine Bélanger, accompagnés au piano par Thérèse Baulne. Georges et moi avions été impressionnés par cet instrument et en avions souvent parlé. La mère adoptive d'Ida Brisson est une femme fière que certains qualifient même d'extravagante; ainsi, elle n'épargna rien pour faire profiter sa fille unique de tout ce qu'elle pût lui procurer. Elle lui fit suivre des cours du professeur Tassé de Hull, d'où l'avantage de développer son grand talent. Mademoiselle



Brisson dit à ma mère que ce serait un grand plaisir de nous donner des leçons.

Au cours des vacances, ma mère, ayant feuilleté le catalogue pour savoir le prix d'un violon, avait discuté avec mon père de la possibilité de nous payer des leçons. Celui-ci, connaissant son attrait pour la musique car elle aime fredonner toutes les chansons qu'elle entend et a de l'oreille, comprend qu'il lui ferait grand plaisir d'entendre ses garçons jouer du violon. Sans compter qu'elle en serait sûrement très fière et flattée. Mes parents nous proposent donc de payer les violons à même nos économies; mon père paiera les frais des cours: cinquante sous la demi-heure, deux fois par semaine. Ils nous recommandent de bien réfléchir car il nous faudra pratiquer au moins une demi-heure par jour. Notre décision ne tarde pas, et les violons d'une qualité raisonnable sont commandés au prix de quinze dollars chacun.

Chaque leçon nous apporte un plaisir nouveau et nous ne nous faisons jamais tirer l'oreille pour étudier la théorie et racler l'instrument, même si les débuts sont monotones. Mademoiselle Brisson est étonnée de la rapidité de nos progrès et semble avoir beaucoup de joie à nous enseigner; souvent, elle prolonge la durée de la leçon. Elle a plusieurs élèves pour le piano mais nous semblons être les seuls en ce qui concerne le violon.

L'alibi de la leçon de violon chez mademoiselle Brisson, à l'occasion de l'incident de la mascarade, n'a pas nui à notre engouement pour cet instrument de musique. Quoique nous ne prenions pas de cours pendant les vacances d'été, nous pratiquement assez régulièrement et pouvons jouer de jolis morceaux qui enchantent ma mère.

### *Au séminaire*

J'ai quatorze ans; mes parents jugent que je suis en âge d'aller au séminaire. J'aimerais le même collège que Pierre-Amédée Quesnel: le séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville. Ma mère ayant pris des informations auprès de Jules Quesnel communique par correspondance avec la direction du collège, et l'entente est conclue avec le Père Desjardins en vue de mon entrée en septembre.

Afin d'avoir une journée pour aller m'habiller au magasin, ma mère et moi partons pour Montréal la veille de la rentrée. Le 5 septembre, nous prenons le train vers neuf heures à la gare de Papineauville et en descendons vers midi à la gare Viger de Montréal. Avant d'arriver, nous mangeons les sand-

wiches que ma mère a eu soin de préparer, ce qui nous sauve du temps et de l'argent.

Après avoir marchandé dans plusieurs magasins de la rue Craig, ma mère choisit tous les vêtements et accessoires dont j'ai besoin, et ceci à un prix convenant à ses moyens. Le tout coûte une trentaine de dollars, y compris un habit à huit dollars. Ces achats, quoique de qualité commune, représentent sûrement un sacrifice car mes parents ne sont pas riches. Moi, je suis bien satisfait et heureux comme un roi. Avec tous nos paquets, nous prenons ensuite le *petit char électrique* Papineau pour aller souper et coucher chez l'oncle Maurice. Ma mère range tous nos achats et ce qu'elle a emporté de chez nous, dans une grosse malle qu'elle fait transporter au train d'où ils seront livrés au collège.

Le lendemain nous prenons le train qui nous mène à Sainte-Thérèse vers trois heures de l'après-midi. Il y a beaucoup de monde à l'admission. Par hasard, ma mère parle à une dame Benoît qui réside à Papineauville et est venue conduire son fils. Nous sommes en plein pays de connaissance; je me lie vite d'amitié avec son fils Adéodat âgé de dix-sept ans.

Après avoir rempli les formalités, il est bientôt l'heure de reprendre le train pour Papineauville. Ma mère me dit: «Mon Ernest, je suis obligée de te quitter. Ne t'ennuie pas, tu vas être bien ici; il y a Pierre-Amédée, et le jeune de Papineauville que tu viens de rencontrer a l'air bien gentil. J'ai payé tes leçons de violon. Tu vas en prendre deux d'une demi-heure chacune par semaine, du même professeur que Pierre-Amédée. Jules Quesnel m'a dit que c'était un bien bon professeur. Tu m'écriras souvent, je t'écrirai moi aussi.» Elle me donne un dollar pour mes petites dépenses et ajoute: «Je t'enverrai l'argent que je pourrai, le mois prochain.» Je la regarde s'en aller et j'ai le coeur bien gros; je pense à tous ceux qui sont chez nous: mon père, mes deux frères, ma petite soeur et ma grand-mère Mathilda. À deux ou trois reprises, je la vois se retourner furtivement pendant qu'elle s'éloigne dans la grande allée en avant du collège. Elle est sans doute encore plus triste que moi.

En peu de temps, je réalise que un dollar par mois pour mes petites dépenses est très peu par rapport au train de vie de la plupart des élèves qui sont plus fortunés que moi; je suis certainement parmi les moins nantis. Je constate aussi que mes vêtements ne se comparent, ni en qualité ni en quantité, à l'habillement de nombre de mes compagnons: les fils de Godard, entrepreneur forestier de Ferme-Neuve, les fils de professionnels, les Mathieu, Gauvreau et autres, de même que



Paul Sauvé, fils de premier ministre de la province. Je ne suis pas frustré pour autant; je n'éprouve pas le sentiment d'être inférieur ou supérieur à chacun.

Au premier souper, le règlement du silence est suspendu; il y a beaucoup de brouhaha. Adéodat et moi nous apercevons vite qu'il y a discrimination chez les anciens à l'égard des nouveaux venus, appelés ironiquement *navots*. Les anciens ont la préséance pour l'utilisation des jeux. Par exemple, si des *navots* ont l'usage d'une table de billard, ils doivent généralement céder la place aux anciens, tout comme pour un court de tennis, le croquet ou autre divertissement. Chez les anciens il y a également des priorités: les étudiants de philosophie, rhétorique et belles-lettres l'emportent sur toutes les classes inférieures. Ces manières sont devenues coutumes avec les années dans la plupart des collèges classiques. Les autorités ferment les yeux en autant qu'il n'y a pas de violence.

Un après-midi, Adéodat et moi sommes en train de jouer à la balle au mur lorsque deux philosophes nous ordonnent effrontément de leur céder la place à l'instant. Leur arrogance me déplaît et je réplique que nous allons finir notre partie. L'un d'eux, un dénommé Hébert, me bouscule pour m'obliger à quitter les lieux; je me défends de mon mieux mais il est plus âgé et plus fort que moi. Me voyant en mauvaise posture, Adéodat ne perd pas de temps et lui cogne la gueule. Celui-ci part en s'épongeant avec son mouchoir blanc, accompagné de son ami. L'incident se sait rapidement et contribue à nous faire respecter un peu.

Adéodat Benoît a emporté une mitaine de receveur, un gant de lanceur et une balle. Vers la mi-septembre, il m'invite à lancer la balle pendant la récréation; je suis le receveur. Voyant mon peu d'habileté, il m'envoie des balles lentes et sans effet. Lorsqu'il lance des balles avec effet, je les manque à tout coup; quand ses balles sont rapides, j'en ai peur. Il me dit: «Ce n'est rien, attend d'avoir un peu de pratique; je te lancerai des balles avec beaucoup d'effets et de plus en plus rapides, et tu n'en auras pas peur.» Nous continuons ces pratiques chaque fois que nous en avons l'occasion, c'est-à-dire pendant presque chaque récréation quand la température le permet. Mais jamais au détriment de mes exercices de violon.

Je prends mon rôle au sérieux. Seul le rappel à l'ordre du Père Desjardins, directeur, qui remplace parfois le surveillant, parvient à me distraire. Lorsqu'il interpelle les élèves qui, par mégarde, se sont aventurés sur la terrasse et que j'entends crier de loin: «Hé! hé! là-bas, la terrasse!», cette voix qui se

veut autoritaire est bien articulée et forte mais a un accent traînant qui me frappe et m'impressionne toujours.

Le Père Vaillancourt, colosse de six pieds, est surveillant pendant les récréations. C'est un homme dans la quarantaine et un mordu des sports. Observant les lancers d'Adéodat, il lui demande s'il a déjà lancé pour une équipe. Celui-ci répond sans ostentation qu'il a lancé pendant trois ans pour le petit club du juniorat d'Ottawa. Vers la fin de septembre, l'équipe de la ville de Saint-Jérôme visite celle du séminaire de Sainte-Thérèse, redoutée de la plupart des autres des alentours, et le Père Vaillancourt s'en glorifie. Un nommé Mathieu et un nommé Gauvreau sont receveur et lanceur du séminaire. Après la première manche, le score est de deux à zéro pour Saint-Jérôme et, après la cinquième manche, il est encore à l'avantage des visiteurs: cinq à un.

Le Père Vaillancourt, partisan fanatique, est au désespoir. Il demande à Adéodat Benoît s'il remplacerait le lanceur Gauvreau qui n'est évidemment pas en forme. Adéodat hésite: «Je n'ai jamais lancé contre un club de cette classe; je pense que je ne suis pas qualifié.» Mais le Père insiste et Adéodat accepte. Il commence à lancer la sixième manche; les trois premiers hommes au bâton sont retirés après trois balles rapides. Les quatre cents élèves du séminaire manifestent un enthousiasme délirant. L'équipe de Saint-Jérôme ne réussit pas à marquer un seul but dans les quatre dernières manches ayant Benoît comme lanceur. Le score final est de six à cinq pour le séminaire de Sainte-Thérèse. Les Pères et les étudiants, tous fous de joie, portent Benoît en triomphe; en quelques heures, il est sorti de l'ombre et devenu un héros. Dorénavant, mon ami est respecté, je dirais même vénéré, de tout le collège. Il sera le lanceur officiel de l'équipe de base-ball du séminaire durant les cinq dernières années de son cours classique.

Malgré que je ne sois qu'en éléments latins, première année du cours classique, je bénéficie des privilèges et des égards accordés à Adéodat, reconnu comme un grand ami depuis notre admission au séminaire. J'éprouve encore plus d'estime pour lui car il me conserve son amitié en dépit des honneurs et des occasions qui s'ouvrent à lui.

Le temps passe et je m'oriente de mieux en mieux dans le fonctionnement de la vie de collège. Les élèves ont accès à un petit magasin local pour s'approvisionner de différents articles de classe, de menus objets personnels, pipes, allumettes et tabac à pipe. L'un des comptoirs le plus achalandé est celui des sucreries, malgré les prix exorbitants de ces denrées. Une



barre de chocolat se détaille cinq sous dans les restaurants de l'extérieur et dix sous au magasin du collège.

J'ai comme ami un compagnon de classe nommé Villeneuve. Il est externe et son père est distributeur de cigarettes, de bonbons, gomme, chocolat et autres articles pour un grossiste. Je prends des arrangements avec mon ami afin qu'il m'achète de son père, au prix du gros, des boîtes de vingt-quatre barres de chocolat au coût de quatre-vingts sous. Le plus compliqué de la transaction est de faire entrer la marchandise dans le séminaire. Mon copain Villeneuve va dîner chez lui tous les jours, c'est le temps le plus favorable pour emporter les boîtes. Je surveille son arrivée et me tiens proche de ma case; si le surveillant est absent ou occupé, le transfert se fait facilement. D'autres fois, si je vois que mon fournisseur n'a aucune façon de procéder sans être vu, je m'approche furtivement de la porte et lui passe la clé de ma case. Il reste à l'extérieur jusqu'à ce que la cloche sonne pour que les élèves se mettent en rangs et montent à la salle d'étude. Pour la vente, quelques barres dans mes poches n'attirent pas l'attention et cela n'est pas illégal. Je vends trois barres pour vingt-cinq sous, ce qui me laisse un profit de quinze sous. À mes clients réguliers qui m'en achètent presque chaque jour, je fais un prix de faveur: quatre barres pour vingt-cinq sous.

Ce commerce clandestin me permet de faire face aisément aux dépenses occasionnées par l'achat d'articles scolaires et de me procurer quelques petits cadeaux pour les membres de ma famille lors des congés de Noël et de l'été. De plus, je peux, moi aussi, manger de temps en temps une barre de chocolat que j'aime beaucoup et je ne manque pas de tabac pour fumer ma pipe, que Pierre-Amédée Quesnel m'avait conseillé d'acheter, puisque la cigarette est interdite au séminaire.

La pipe est tolérée une fois par jour, après le souper et à l'extérieur. En sortant du réfectoire, les élèves sont libres jusqu'à l'heure de l'étude; certains s'amusent aux jeux d'intérieur: billard, mississipi, cartes et le reste. Avant d'avoir mon petit commerce, il m'est arrivé d'envier ceux qui fumaient et sortaient généralement dans la cour ou se promenaient sur les immenses galeries à l'arrière, en attendant le signal de fumer donné par le Père Desjardins que les élèves ont surnommé *le caïd*, probablement à cause de sa voix forte et autoritaire de commandant lorsqu'il les rappelle à l'ordre du haut de la galerie. Quand le mot 'pipe' se fait entendre, toutes les pipes sont prêtes à allumer car même les allumettes sont sorties. C'est alors un véritable feu d'artifice instantané.

Le Père Vaillancourt ne ferme-t-il pas parfois les yeux sur certaines activités irrégulières mais anodines des pensionnaires? C'est un bon vivant plutôt philanthrope et un homme très intelligent. Il m'apparaît parfois anormal qu'il n'ait jamais découvert mon petit commerce clandestin. Mais je connais aussi son attachement et son enthousiasme pour les sports, allant jusqu'au zèle: Adéodat Benoît, lanceur pour l'équipe de base-ball, est son idole... je suis son meilleur ami...

Dans les séminaires, l'année scolaire signifie la séparation du milieu familial à partir du début de septembre jusqu'à la fin de juin, sauf le congé de Noël du 24 décembre au lendemain de la fête des Rois, le 7 janvier. Toute sortie est interdite; le seul contact extérieur se limite aux visiteurs reçus au parloir le dimanche. Les cours de récréation sont entourées d'une palissade de six à sept pieds de hauteur. Chaque soir, je raye la date au calendrier et compte les jours qui restent avant les vacances. Malgré les bons amis que je quitte alors, les joutes sportives et nombre d'autres distractions qui ne seront plus à ma disposition, c'est le coeur débordant de joie que je pars le 23 juin.

### *«Guenillou»*

Peu après mon arrivé, mon père me dit: «Tu as quinze ans, mon garçon, tu n'es plus un enfant. Pendant les vacances, si tu le veux, tu pourras travailler avec mes hommes quelques jours par semaine. Tu seras bien payé.» Je me souviens du sentiment de fierté que j'éprouve lorsque, la pelle en main, je brasse du ciment pour la première fois en équipe avec les hommes. Mais je songe bientôt à occuper les quelques jours durant lesquels je ne travaille pas pour mon père.

Un frère de ma mère, l'oncle Louis Nault qui est menuisier, s'occupe, dans ses moments libres, d'acheter et de revendre des os, de la fonte et des guenilles. Lorsque je lui demande s'il aurait besoin d'aide, il répond avec sa bonne humeur habituelle: «Ernest, tu est mon *fillot* (filleul), si cela te fait plaisir je vais te laisser ma jument Mud, ma *waguine* et tu vas passer dans les rangs acheter toutes les guenilles, les os et la fonte que tu trouveras. Je te payerai un prix fixe pour chaque objet. Paye le moins cher possible et la différence sera ton profit.» Je pars vers les neuf heures et débute par le rang Sainte-Julie. Je me rends sans arrêt à environ cinq milles, jusqu'au pont Titley à l'extrémité du rang, afin de commencer à charger ma voiture au fur et à mesure que j'approche du village. Lorsqu'il arrive que la charge est complète après



quelques milles, je reviens aussitôt; au prochain voyage, je commence chez le cultivateur suivant le dernier visité.

Malgré les courtes distances que je couvre, je dois arrêter souvent afin de laisser reposer la vieille jument de vingt ans qui souffre d'asthme. Selon les conseils d'oncle Louis, je me présente poliment: «Bonjour madame, bonjour monsieur, je m'excuse de vous déranger. Auriez-vous des guenilles, des os ou de la fonte à vendre?» À presque chaque maison, les gens en avaient amassé, à part de vieux matelas, poêles, chaudrons et vieilles machines en vue de les vendre. C'est la coutume qu'un commerçant passe au cours de l'été pour acheter ces objets de rebut; on le nomme le *guenillou*.

Le vendeur me dit toujours: «Combien m'offrez-vous?» Pour les gros morceaux de fonte, je fais une offre à la pièce; par exemple, deux à trois dollars pour un poêle suivant la grosseur. Je paye vingt-cinq sous une poche d'os de vingt à trente livres, et trois sous la livre de guenilles de lainage, tweed, toile et coton. Il n'y a pas de difficulté à acheter la fonte ou les os. Mais c'est répugnant de surveiller le contenu des sacs de guenilles et de les peser. J'ai une petite romaine à ressort que je tiens élevée à trois ou quatre pieds du sol, d'une main, afin d'y accrocher la poche et de la peser; chaque pesée dépasse rarement vingt livres. Ce type de balance est assez juste mais pas légalement approuvée pour le commerce. Je dois vider chaque poche de guenilles et refuser parfois des morceaux de jute moisis et des couvertures de chevaux brûlées par l'urine et le fumier.

Lorsque j'achète un poêle à fourneau, ma tournée se termine en peu de temps. Il est rare que je revienne sans avoir rempli ma voiture, ce qui représente, suivant le contenu, mille à douze cents livres d'une valeur de douze à quinze dollars. Mon profit se situe en moyenne à deux ou trois dollars; c'est un bon gain. Je me compte bien chanceux d'avoir un parrain qui me permet de faire ce travail.

### *Partie de balle à Montebello*

Saint-André-Avellin et quelques villages environnants ont chacun une équipe de base-ball qui se font une concurrence acharnée. À l'automne, la meilleure est celle qui a gagné le plus de parties. Vers le fin de l'été, les partisans sont de plus en plus anxieux.

Un dimanche après-midi de la fin d'août, l'équipe de Saint-André-Avellin va visiter celle de Montebello. Plusieurs adeptes des visiteurs se sont organisés pour assister à cette partie car

les deux équipes sont à peu près d'égale force, ce qui anime une vive rivalité entre les partisans.

Georges et moi sommes tourmentés par le désir de voir cette partie qui se joue à une dizaine de milles de notre maison. Nous demandons à l'oncle Louis Nault, mon parrain, s'il ne nous laisserait pas sa vieille jument Mud et son boghei recouvert qui nous protégerait du soleil, et lui expliquons l'importance de la joute. Il nous répond: «Testament de bon Dieu, (son juron favori), je n'ai pas cette voiture pour rien; si elle peut vous servir, cela me ferait bien plaisir. Mais avez-vous la permission de votre mère?» Tout contents de son consentement, nous allons trouver notre mère, lui démontrons que nous sommes bien organisés et demandons si elle veut nous laisser aller: «Nous connaissons bien le cheval, mon oncle va nous donner l'avoine pour le nourrir. Nous serons de retour pour le souper; c'est une des parties les plus importantes.» Ma mère se montre réticente, trouvant que Montebello est loin, que nous nous exposons à avoir du mauvais temps, de la pluie et même de l'orage, que, de plus, la jument est vieille et *a le souffle*. Nous lui répétons que nous connaissons bien le cheval et qu'il n'y a aucun danger, le toit du boghei nous protégera en cas de pluie ou d'orage et nous n'avons pas peur.

Mon père assiste à la conversation sans dire grand-chose. Devant notre insistance et jugeant sans doute du bons sens de l'organisation, il dit à ma mère: «Laisse-les donc aller, ils se tireront bien d'affaire.» Maman finit par accepter de nous laisser partir, mais non sans de nombreux conseils et avertissements. Notre bonheur est à son comble. En partant, l'oncle Louis nous donne de l'avoine et du foin et recommande de les humecter tous les deux afin d'en éliminer la poussière qui est nuisible à un cheval qui *a le souffle*. Passé le Portage, nous arrêtons à la source de Périard pour faire boire le cheval, après lui avoir enlevé son mors de bride.

Arrivés au champ de balle, nous attachons le cheval à un arbre, avec un câble. Nous ôtons son mors de bride, donnons du foin et de l'avoine que nous n'avons pas oublié de mouiller en passant à la source, tel que l'oncle Louis l'avait recommandé, et nous filons au champ de balle.

La partie est commencée et Montebello a marqué un point. Le score se maintient à égalité ou à un point de différence. À un certain moment, Montebello prend l'avance lorsque l'arbitre refuse *un homme out* pour cette équipe; les partisans de Saint-André-Avellin sont furieux et menacent de faire un mauvais parti à l'arbitre. Lorsque le deuxième stratagème se manifeste, certains spectateurs échauffés engueulent un



supporteur de Montebello; les poings s'élèvent et la bataille commence. La joute doit être interrompue car même quelques joueurs en viennent aux gros mots. La partie est retardée d'une bonne vingtaine de minutes; Georges et moi trouvons grand plaisir à assister à un tel spectacle. Malheureusement, notre équipe perd la partie par deux points.

Apercevant de gros nuages noirs menaçants qui ont obscurci le temps, nous nous hâtons vers la voiture. Nous partons aussi vite que Mud peut aller, sans nous occuper des discussions engagées sur le terrain et quelque peu désappointés. L'affaire n'est pas claire à propos des jugements des arbitres.

À peine sortis du village, un orage éclate quand nous entrons dans le bois. La pluie tombe en grêlons poussés par un vent violent, les éclairs et le tonnerre se succèdent sans cesse. On ne voit pas à dix pieds devant soi. Nous sommes en pleine forêt, le pauvre cheval refuse d'avancer, ne cherchant qu'à se diriger vers le bord du chemin afin de se protéger. Il reste trois milles à faire dans cette forêt lugubre avant d'arriver à la plus proche habitation, celle de monsieur Périard où se trouve la source. Il s'écoule au moins une heure à voyager dans ces conditions. Rendus à la source, les vents se sont modérés, les éclairs et le bruit du tonnerre s'éloignent, la pluie diminue. Nous arrêtons pour soulager la pauvre Mud et la faire boire.

Nous nous apercevons que nous sommes trempés de la tête aux pieds et constatons que nos craintes ont été réciproques parce qu'il ne s'agissait pas d'un orage ordinaire et qu'une tragédie aurait pu en résulter. Nous n'avons pas prononcé un mot durant tout le trajet. Remis de nos émotions, nous nous demandons comment le toit de cette vieille voiture a bien pu résister; chose certaine, il ne nous a pas été d'un grand secours.

Le temps s'est éclairci. Nous repartons pour parcourir les quelque six milles jusqu'à chez nous; la route détrempée rend le voyage plus long. Nous arrivons après huit heures; ma mère est morte d'inquiétude et l'oncle Louis ne trouve pas l'affaire normale. Il y a aussi eu un orage assez violent à Saint-André-Avellin et les gros nuages noirs du côté de Montebello étaient moins que rassurants. Nous dételons la jument, la soignons et entrons chez nous. Nos vêtements dégouttent encore. Ma mère s'empresse de nous les faire changer et nous sert un bon souper chaud tout en affirmant que, la prochaine fois, elle y songera à deux fois avant de permettre une telle aventure.

Nous racontons que c'est le cheval qui a retardé le retour, en cherchant toujours à s'abriter au bord du chemin, et parlons aussi de toutes les péripéties du voyage. Ce n'est qu'en dernier que nous parlons de notre après-midi au champ de balle, des